

choisir

Revue de pères jésuites

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 CAROUGE (Genève)
Administration et abonnements :
tél. 022/827.46.76
administration@choisir.ch
Rédaction :
tél. 022/827.46.75

fax 022/827.46.70 redaction@choisir.ch Internet: www.choisir.ch

Directeur

Albert Longchamp s.j.

Rédaction

Pierre Emonet s.j., réd. en chef Lucienne Bittar, rédactrice Jacqueline Huppi, secrétaire

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j. Joseph Hug s.j. Jean-Bernard Livio s.j.

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina rue de la Lombardie 4 1950 Sion tél. 027/322.14. 60

Bibliothèque

Axelle Dos Ghali

Documentation

Marie-Thérèse Bouchardy

Promotion

Robert Decrey

Administration

Geneviève Rosset-Joye

Abonnements

1 an: FS 80.-Etudiants, apprentis, AVS:

FS 55.-

CCP: 12-413-1 «Choisir»

Pour l'étranger :

FS 85.- Par avion : FS 90.-€ : 53.- Par avion : € 55.-

Prix au numéro : FS 8.— En vente dans les librairies Payot

Choisir = ISSN 0009-4994

Editorial

2 L'argent ou la civilisation au défi par Pierre Emonet

4 Actuel

Spiritualité

8 Dieu ou Mammon par Marc Donzé

9 «Civiliser l'argent» Action de Carême 2001 par Astrid Rotner-Sigrist

Automobile

14 Maîtriser «l'automobilité», un défi planétaire par René Longet

19 Ils étaient tous ensemble, en train par Christoph Moehl

23 Rêves régressifs par Herbert Studach

Libres propos

28 Sexualité et vieillissement par Pierre Delacoste

30 Réfugiés palestiniens par Sami Aldeeb

Expositions

31 Les icônes russes de la collection Tretiakov par Geneviève Nevejan

Lettres

34 La vie aventureuse de Robert-Louis Stevenson par Gérard Ioulié

Livres ouverts

38 Hommage à Maurice Zermatten par Raymond Bréchet

39 Transcendance et histoire par Cédric Juvet

45 Livres recus

ILLUSTRATIONS

Couverture: Pierre Emonet

p. 5, p. 17 : Pierre Pittet ; p. 10 : Action de Carême/**choisir** ; p. 21, p. 26 : JJK photo ; p. 33 : Fondation Pierre Gianadda ;

p. 35 : Cinémathèque suisse

Les titres et intertitres sont de la rédaction

L'argent ou la civilisation au défi

Civiliser l'argent! Provocateur et dérangeant à première vue, le slogan de la Campagne de Carême a des accents populistes. Car l'argent ne serait-il pas plutôt vecteur de civilisation? Sans une certaine richesse, impossible d'atteindre un niveau social plus évolué, alors que pour l'imaginaire populaire la pauvreté est frustre par définition. Pour accéder à un degré moral, intellectuel, artistique ou technique supérieur, une société a besoin d'argent. Il en faut aussi pour qu'une politique sociale et économique prenne efficacement en compte les besoins des citoyens, pour que la justice et le droit soient défendus. Alors, plutôt qu'un sauvage à civiliser, l'argent ne serait-il pas un agent civilisateur?

E t pourtant ! ... Il y a eu l'hystérie de Davos. Des troupes mobilisées, les routes et les communications ferroviaires coupées, le village transformé en camp retranché et ses habitants retenus en otages dans le seul but de protéger de la contestation un club privé entre les mains duquel repose une partie non négligeable de l'économie mondiale. Le monde de l'argent coupé du monde, Davos en état de siège, le symbole est fort. Au même moment, à Porto Alegre, une autre rencontre se tenait, pour faire entendre d'autres voix, interdites de parole à Davos. Des économistes, des politiciens, des syndicalistes et toute une assemblée d'acteurs, petits ou grands, de la vie économique et sociale se réunissaient pour chercher des voies alternatives à une mondialisation économique trop partiale. Là aussi le symbole est éloquent. Deux mondes s'affrontaient, deux conceptions de la solidarité mondiale. Entre les deux, il y avait l'Océan !

Q u'il faille se défendre contre des casseurs professionnels, personne ne le conteste. Fallait-il pour autant amorcer la spirale de la violence en faisant taire toute protestation par la force de l'armée et la suspension des libertés démocratiques ? Si la liberté de réunion et d'expression est une conquête de la civilisation, elle ne peut être défendue au profit d'un seul groupe ou d'une pensée unique. Quelque chose ne va plus lorsqu'il n'est pas possible de s'entendre et qu'il faut mettre l'Atlantique entre les partenaires d'un indispensable dialogue. Quand le pouvoir économique - l'argent en fin de compte - menace la démocratie et interdit l'entente sur la gestion des biens, force est de parler de régression dans le processus de civilisation. Civiliser l'argent n'est plus un slogan en l'air.

E n 1996 déjà, les organisateurs du Forum de Davos avaient pressenti le péril et lancé un cri d'alarme.¹ Le point de rupture entre les pauvres et les riches allait être atteint. Il convenait de revenir à une vision moins partielle de la mondialisation. S'ils étaient de bons prophètes, les oracles se sont avérés de piètres stratèges. En excluant la voix des objecteurs et les partisans d'une autre mondialisation, en se barricadant dans leur vision comme dans un bunker armé, ils ont signé l'échec d'un projet égoïste aux apparences généreuses.

civiliser l'argent c'est d'abord le soustraire à une liberté sauvage et anarchique pour le ramener au service de tous, l'arracher aux intérêts particuliers pour le rendre à sa destination première, le bien-être et le progrès de toute la société humaine. Aussi longtemps qu'il court sans bride ni frein, les inégalités ne font qu'empirer et l'écosystème se détériore irrémédiablement, préparant des catastrophes dont on perçoit déjà les signes avant-coureurs. Civiliser l'argent c'est en régler l'usage selon des critères qui tiennent compte de la justice, de la participation, du développement durable, de la solidarité au niveau mondial. Exclure des délibérations et des décisions stratégiques les pays de moindre taille, les paysans, les travailleurs et autres acteurs de l'économie mondiale, c'est leur refuser leur part légitime de responsabilité dans la répartition des biens et des richesses. Tant que régnera la raison du plus fort, mondialisation rimera avec marginalisation et la loi de la jungle continuera à engendrer les «structures de péché» dénoncées par Jean Paul II qui conditionnent le comportement des individus et les options politiques, juridiques et économiques des Etats.

c iviliser l'argent c'est aussi avoir le courage de répondre à l'interdépendance par la solidarité. Soulignant le lien dynamique qui existe entre le progrès humain et l'avenir de la civilisation, Paul VI en a appelé à la fraternité et à la solidarité.² Poursuivant la réflexion, Jean Paul II a écrit : «Il s'agit avant tout de l'interdépendance, ressentie comme un système nécessaire de relations dans le monde contemporain, avec ses composantes économiques, culturelles, politiques et religieuses, et élevé au rang de *catégorie morale*. Quand l'interdépendance est ainsi reconnue, la réponse correspondante, comme attitude morale et sociale et comme vertu, est la solidarité.»³

D ans une remarquable conférence tenue lors du colloque organisé par la Fondation Centesimus Annus, ⁴ Michel Camdessus, ancien directeur général du FMI, s'est essayé à dégager quelques valeurs sur lesquelles les hommes de bonne volonté pourraient s'entendre pour fonder cette solidarité. J'en retiens trois essentielles. Le sens de la responsabilité face aux défaillances que les crises des dix dernières années ont révélées (influence unilatérale des décisions des pays riches, primat de l'économie sur le social et le politique, inégalité dans la distribution des revenus, sous-taxation des gains de la financiation), le sens de la solidarité pour introduire dans les échanges internationaux la dimension du partage et du don, le sens nouveau de la citoyenneté mondiale, qui prenne au sérieux le développement durable. Peut-être alors pourra-t-on voir surgir les premiers germes de cette civilisation de l'amour que Paul VI et Jean Paul II appelaient de leurs vœux.

Pierre Emonet

¹ Cf. Klaus Schwab et Claude Smadja, in Nouveau Quotidien du 12 février 1996, p. 20.

² Cf. Encyclique Populorum progressio, nnº 43-45.

³ Encyclique Sollicitudo rei socialis, nº 38.

⁴ Cf. La Documentation catholique, 21 mai 2000, n° 2226, pp. 491-497.

Esclaves en Europe

péennes s'attelle à une nouvelle tâche : elle désire sensibiliser ses 127 Eglises membres (orthodoxes, anglicanes, protestantes et vieilles catholiques) au problème de la traite d'être humains, en particulier des femmes, en Europe. Elle a établi un groupe de travail chargé de coordonner les

activités et d'initialiser de nouvelles actions allant dans ce sens. Son but est notamment de rechercher et de sélectionner des études de cas pouvant être utiles au travail des Eglises, d'élaborer à l'attention du clergé, des Eglises et des écoles un matériel éducatif, de produire une documentation pour la célébration du culte et de la liturgie.

Paroisses et placements éthiques

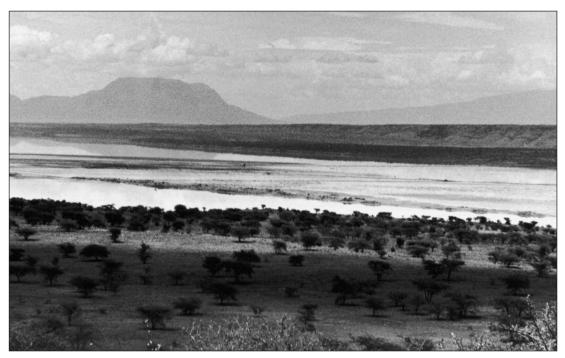
Info Pour préparer leur nouvelle campagne œcuménique. «Civiliser l'argent». Pain pour le prochain et l'Action de Carême ont envoyé un questionnaire aux paroisses de Suisse romande. Objectif: savoir dans quelle mesure elles connaissent les initiatives de placements éthico-écologiques et y investissent leurs fonds. Sur 623 paroisses interrogées, 122 ont répondu au questionnaire (soit un taux de réponse de 19,5%), parfois en manifestant une certaine irritation; 69% des paroisses disent avoir déjà entendu parler de placements éthico-écologiques, mais la moitié de celles-ci sont incapables d'en mentionner aucun - les initiatives les plus connues sont Oikocrédit (33%), la Banque alternative BAS (29%) et Ethos (10%); et seules 9% ont de l'argent dans un fonds éthique. Les paroisses ont en effet placé leurs avoirs financiers principalement dans des établissements de proximité comme les banques cantonales ou régionales, la poste et les caisses Raiffeisen; 13% possèdent des actions, soit nettement moins que la moyenne de la population suisse (32%).

Sur ce qu'elles attendent d'un placement, 49% d'entre elles évoquent spontanément la sécurité, 44% la rentabilité et seules 13% mentionnent les critères socio-écologiques. Elles expliquent la faiblesse de leurs placements éthiques par le manque de fonds

(32%), l'habitude et l'absence de réflexion (20%), le déficit d'informations (20%). Si 45% des paroisses se déclarent à l'avenir intéressées à placer leur argent dans un fonds éthique, seules 48% de celles-ci sont prêtes à en discuter avec les œuvres d'entraide, et 32% ne sont pas intéressées. La part de budget que les paroisses consacrent aux œuvres d'entraide est extrêmement variable : 4% allouent 30% et plus, 9% entre 20 et 29%, 17% entre 10 et 19%, et 37% entre 1 et 9%. Un tiers ne répond pas à cette question.

Les réponses laissent apparaître quelques différences entre familles confessionnelles. qui brisent certains clichés. Les paroisses réformées sont proportionnellement plus nombreuses que les catholiques à connaître l'existence de fonds éthico-écologiques et à y investir (18% contre 3%). Les catholiques justifient leur intérêt pour des placements éthiques, notamment par des éléments comme la solidarité, l'entraide et le partage (24% contre 4%), les réformés par le souci d'une gestion responsable (17% contre 0%). Ce sondage confirme la nécessité de la Campagne de Carême 2001, dont le but est de sensibiliser les paroisses et leurs fidèles aux enjeux de l'argent.

Michel Egger, Pain pour le prochain



22 mars, Journée mondiale de l'eau. Alors que 40% de la population mondiale souffre déjà d'un approvisionnement en eau insuffisant en qualité ou en quantité, les prévisions ne sont guères optimistes. Les experts du Groupe intergouvernemental sur l'évolution du climat, réunis à Genève du 13 au 16 février, ont déclaré que le réchauffement planétaire est, notamment, très menaçant pour les zones arides.

Formation éthique ou religieuse

Info Le canton de Lucerne envisage de supprimer une des deux heures hebdomadaires d'enseignement religieux dans les écoles primaires pour la remplacer par une leçon d'éthique. A Zurich, un projet est à l'étude pour passer d'un enseignement confessionnel de la religion à une information neutre sur les religions et les philosophies. Il s'agit de préparer les élèves à s'intégrer dans une société devenue pluraliste en leur donnant les connaissances de base pour une cohabitation tolérante. Ce nouveau cours «Religion et culture» sera obligatoire pour tous les élèves. Actuellement, un cinquième d'entre eux sont dispensés des cours de religion au nom de la liberté de conscience.

Les deux grandes Eglises étudient le projet. Mgr Henrici remarque que cette «sécularisation» de l'enseignement de la religion offre une chance de revoir en profondeur le contenu de l'enseignement de la religion dans les degrés supérieurs de l'école obligatoire. Quant au président du Conseil synodal de l'Eglise réformée du canton de Zurich, Ruedi Reich, il est d'accord avec le principe d'une leçon «Religion et culture» pour autant que la matière soit obligatoire. Les catéchistes, les théologiens et les théologiennes actuellement employés dans l'enseignement de la religion risquent bien de faire les frais de cette restructuration. du moment qu'une des conditions du programme «Religion et culture» est qu'il soit

confié à des personnes impartiales. Rappelons que selon la Constitution fédérale personne ne peut être contraint de suivre une instruction religieuse. La communication d'informations concernant les religions ne devrait pas entrer dans cette catégorie.

Ecoutez les femmes!

Chittister, théologienne bénédictine américaine, ont beaucoup de succès aux Etats-Unis. Elle est très connue dans les milieux progressistes américains pour son plaidoyer en faveur de la justice sociale et de la place des femmes dans l'Eglise. Son message cependant ne fait pas l'unanimité: certains évêques interdisent même à leurs diocésains d'assister à ses conférences! Interviewée par l'agence de presse

Vidimus Dominum à l'occasion d'un récent séjour à Rome, elle a déclaré : «Si l'Eglise n'écoute pas la moitié du monde, elle reste lointaine. Tant que les femmes resteront invisibles au sein de l'Eglise et de la société, dans le travail théologique, dans les ministères, dans le développement de la doctrine et des documents, nous aurons un monde qui ne voit que d'un œil, qui n'écoute que d'une oreille, qui ne tient debout que sur une jambe.»

Disparus du Panama

Vêque de Panama, Mgr José Dimas Cedeño, la présidente Mireya Moscoso a créé une Commission de la Vérité pour enquêter sur les disparitions et assassinats commis durant 21 années de régime militaire. Cette commission réunira des repré-

sentants de l'Eglise catholique et des organisations de défense des droits de l'homme. M. Moscoso espère que cette «entité indépendante de la justice ordinaire» convaincra les acteurs et témoins qu'ils peuvent s'exprimer avec plus de liberté et qu'on pourra ainsi «arrêter les responsables de la barbarie».

Le père Luis Perez Aguirre

Opinion C'est avec stupeur et consternation que nous avons appris le décès du Père Luis Perez Aguirre, le 29 janvier 2001, à Montevideo : comment ce jésuite uruguayen, qui a survécu à la torture, qui s'est engagé dans tous les combats pour plus de justice, a pu mourir écrasé avec son vélo par un bus ?

Ordonné prêtre en 1970 à Montevideo, après de brillantes études au Chili et en Argentine, Luis, revenu dans son pays, a très vite été considéré comme subversif par la Junte militaire au pouvoir. Défendre les plus humbles, les laissés-pour-compte, les «non-personnes» comme il les nommait, l'a conduit à la prison et à la torture. A sa sortie, en 1975, il fonde La Huella, une maison accueillant les orphelins. C'est là qu'il vivait depuis de nombreuses années. En pleine dictature, il crée le SERPAJ (Service paix et justice) dont il deviendra le coordinateur pour l'Amérique latine. Il a obtenu de nombreux prix mais n'en parlait jamais! Il était délégué

à la Commission des droits de l'homme à l'ONU depuis novembre 1994. L'ACAT l'a souvent invité et a soutenu son projet de La Huella.

Pour moi, Luis incarnait les béatitudes : la pauvreté, la douceur (qui est force de résistance), l'œuvre de paix et la faim et la soif de justice, jusqu'à la persécution. Il savait raconter son expérience, non pour se mettre en avant mais pour montrer un chemin possible de réconciliation. Sa rencontre avec son ancien tortionnaire dans une rue grouillante de Montevideo, à l'heure de midi, et sa remise de pardon est l'un de ces jalons qui nous ont marqués et qui ont balisé notre engagement contre la torture.

Ses deux livres audacieux traduits en français, «Tout commence par un cri» et «Incroyable Eglise» (qui a suscité une vive polémique au sein de l'épiscopat), continueront à réveiller nos consciences, plus ou moins endormies, à la solidarité qu'une certaine mondialisation favorise. Si nous sommes consternés par la disparition de Luis, nous le garderons dans nos cœurs comme ferment de liberté et de force pour continuer à travailler en vue d'un monde meilleur.

Marie-Thérèse Bouchardy

Moutons noirs

Monitor, publié par une organisation ayant à sa tête le politicien écologique Ralph Nader, incrimine dix compagnies peu respectueuses de l'environnement, des consommateurs ou de leurs employés. Les palmes des sociétés les moins préoccupées d'éthique reviennent à Aventis, une entreprise agro-chimique accusée d'avoir disséminé des OGM interdits, à Lockeed, un groupe aéronautique qui a testé des produits chimiques sur des cobayes humains, au géant pharmaceutique

Glaxo-Wellcome, mis en cause pour avoir voulu empêcher la distribution de médicaments génériques bon marché en Afrique pour soigner les malades atteints du sida, au cigarettier BAT, accusé de favoriser la contrebande de ses produits dans le but d'éviter les taxes, à BP/Amoco et à Philips Petroleum, deux compagnies pétrolières, pour non respect des normes en vigueur en matière de protection de l'environnement et de santé de leurs employés. Pour en savoir plus, cliquez sur www.essential.org/monitor.

Conseil de sécurité économique

Pour Jacques Delors, il faut créer une institution capable de gouverner une économie sans lois. Invité à Rome au congrès *En dette de Justice*, organisé par la Commission ecclésiale italienne pour la réduction de la dette extérieure, il s'est exprimé en faveur de la création d'un Conseil de sécurité économique qui rééqui-

librerait la structure pyramidale de l'organisation des Nations Unies et pourrait refréner le monopole des forts de l'économie internationale. «Nous assistons à une perte de légitimité des acteurs économiques classiques. D'où la nécessité urgente de la création d'un tel Conseil où seraient représentés au plus haut niveau les différents Etats.»

Dieu ou Mammon

K aites-vous des amis avec l'Argent trompeur (TOB), avec l'Argent malhonnête (Bible de Jérusalem), avec le Mammon d'iniquité (Chouraqui).» Cette parole de Jésus (Luc 16,9) est bien énigmatique. Il faut trois traductions pour s'en approcher quelque peu. Elle fait suite à une parabole qui n'est pas moins étonnante (Luc 16,1-8).

Un intendant est viré par son patron car il gère les biens de ce dernier avec abus. Il monte les redevances des paysans, pour empocher au passage sa part de bénéfice. Ce faisant, il exploite les fermiers, il leur impose trop de travail, il les oblige à demander trop de production à la terre. Il est malhonnête vis-à-vis des fermiers, mais aussi vis-à-vis de son patron dont la terre s'épuise. En attendant, il s'enrichit. Déchu de son poste, il se montre habile. Il baisse les redevances des paysans en les mettant à un niveau normal. «Tu dois cent barils d'huile ? Ecris vite cinquante.» Sa gestion devient à peu près honnête, mais c'est par intérêt plus que par vertu. L'intendant reçoit alors des louanges. Serait-ce à dire que l'intérêt judicieusement compris soit une bonne chose ? Peut-être, car, en l'occurrence, il s'approche de la justice. La terre sera moins sollicitée, les paysans moins serrés à la gorge et le patron content, puisqu'il tient à la terre qui est son capital. L'enrichissement sera moins grand, certes, mais les relations deviendront meilleures.

Cette parabole nous met face à l'argent d'une façon qui est loin d'être simpliste. La question est incontournable pour chacun car, dans une société hautement complexe, l'argent est nécessaire pour définir les termes des transactions.

L'argent comporte une tentation redoutable. L'envie de biens matériels, ou de leur accumulation, traverse chaque homme. Elle est comme un instinct, car ces biens procurent un espace de sécurité. Et si l'on n'est pas attentif de façon première aux choses de l'esprit, on désire cet espace aussi large et magnifique que possible, sans se préoccuper de l'espace des autres. Alors l'argent nous possède. Il devient une fin en soi. C'est pourquoi l'Ecriture à ces endroits le traite comme une idole : le Mammon (l'Argent) prend subrepticement la place de Dieu et il empêche de voir l'homme. Dès ce moment, il devient Mammon d'iniquité. Car tout homme qui s'enrichit sans prendre égard à ses frères et sœurs en humanité risque d'écraser beaucoup de monde sans même s'en apercevoir. On croit en la magnificence de ce qu'on a et c'est tromperie et malhonnêteté.

Reste que l'argent est nécessaire et qu'il ne faut pas le diaboliser a priori. D'abord, il peut être honnêtement gagné. Il peut être utilisé avec justice et mesure. Il permet de vivre et de partager. En fait, l'usage de l'argent devrait correspondre à ce mot de Maurice Zundel : «Disposer d'un espace de sécurité pour devenir un espace de générosité». «Car vous ne pouvez servir Dieu et l'Argent», dit Jésus (Mt 6,24).

Marc Donzé*

^{*} L'auteur est théologien et curé de paroisse.

«Civiliser l'argent» Action de Carême 2001

par Astrid ROTNER-SIGRIST,* Wettingen

La Campagne de Carême 2001 intitulée «Civiliser l'argent» a démarré le 1^{er} mars. «Civiliser» signifie également «apprivoiser». La puissance ambivalente que représente l'argent est susceptible d'être soumise à des normes éthiques qui la canalisent, accentuant sa face bénéfique et désarmant son pouvoir destructeur de la vie. Les Eglises, les chrétiennes et les chrétiens d'aujourd'hui doivent réfléchir à la valeur spirituelle et psychologique de l'argent.¹

L e dollar américain porte l'inscription In God we trust (nous mettons notre confiance en Dieu) et sur la tranche de notre pièce de cinq francs, on peut lire Dominus providebit (Dieu pourvoira). N'est-ce pas pur cynisme que d'associer ainsi Dieu et l'argent à l'ère du néocapitalisme débridé? L'argent n'est en fait qu'un moyen pour conserver et transférer des valeurs. Il n'est ni bon ni mauvais en soi. A nous d'en faire bon usage. Un bref coup d'œil sur l'histoire de l'argent permettra d'étayer cette réflexion.

Les inconvénients du troc apparurent dès l'Age de la pierre. Trouver un partenaire adéquat, au moment et à l'endroit où on avait besoin de lui, s'avéra vite fastidieux. Le caractère périssable des biens, leur transport et l'impossibilité de partager certains d'entre eux constituaient autant d'obstacles au troc. Aussi les hommes de l'Age de la pierre eurent-ils l'idée d'introduire une référence commune : l'argent en nature. Les métaux s'imposèrent comme des intermédiaires particulièrement appropriés. D'où l'introduction de pièces de métal non frappées, dont la valeur était déterminée par le poids (cf. les talents en

argent dans Mt 18,24-28). Il faudra attendre le milieu du XVII^e siècle pour que soient imprimés en Europe les premiers billets (Marco Polo raconte qu'il a vu des billets de banque impériaux en Chine en 1276). Ensuite, dans les années soixante, le recours aux versements postaux et aux virements bancaires s'imposa. Aujourd'hui, seul 12 % des transactions financières se font encore en argent liquide. Cette proportion va certainement diminuer encore avec l'extension rapide du paiement par cartes de crédit électroniques.

L'histoire de cette référence commune montre clairement que l'argent n'est qu'un moyen pour faciliter les transactions commerciales. La réalité est cependant plus compliquée...

L'argent et la sécurité

Dans notre société, l'argent est le moyen de survie par excellence. Nous nous sentons mal dès que nous commençons à en

^{*} Astrid Rotner-Sigrist est théologienne et travaille en tant qu'assistante pastorale à Baden.



Les billets de banque peuvent être porteurs de justice.

manquer et nous cherchons tout de suite un moyen de nous renflouer, le plus souvent en essayant de vendre notre force de travail au meilleur prix. L'épargne aussi occupe une grande place dans notre esprit. Car l'argent nous donne la sécurité, il nous aide à faire face aux épreuves : la mort du conjoint, une invalidité ou encore la vieillesse. Est-ce faire preuve de mesquinerie ou manquer d'esprit chrétien que de réfléchir à des données financières ? Ferions-nous mieux de nous occuper de choses plus nobles ?

Avoir les pieds sur terre, c'est se préoccuper aussi des questions matérielles, comme de notre caisse de pension ou de nos impôts. Ce qui est dangereux, par contre, c'est de s'accrocher exclusivement à cette sécurité-là et de ne plus penser qu'en termes financiers. Car la sécurité comprend bien d'autres volets. Les contacts sociaux par exemple. «Dix amis valent mieux qu'un compte en banque.» Ce constat met le doigt sur le rôle que peut jouer un réseau de relations qui fonctionne bien.

Ce que l'argent ne saurait nous donner, en revanche, c'est la sécurité dernière. Nous sommes tous égaux devant la mort. C'est là le point d'ancrage du message des Evangiles. Jésus nous propose une sécurité spirituelle : «Ne vous amassez pas des trésors sur la terre, où les mites et les vers font tout disparaître... Mais amassez-vous des trésors dans le ciel, où ni les mites ni les vers ne font de ravages, où les voleurs ne percent ni ne dérobent. Car où est ton trésor, là aussi sera ton cœur» (Mt 6,19-21). Jésus dit aussi de ne pas se faire trop de soucis pour les choses matérielles : «Ne vous inquiétez pas pour votre vie, de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de quoi vous le vêtirez. Car la vie est plus que la nourriture et le corps plus que le vêtement

... Et qui d'entre vous d'ailleurs peut par son inquiétude prolonger tant soit peu son existence ?» (Lc 12,22-23,25).

Accepter ce message, c'est souscrire à une forme de prévoyance. Veiller à son attitude mentale, faire confiance au plus profond de soi à la force et à l'amour de Dieu plutôt qu'à la sécurité financière. Rechercher les expériences spirituelles, plutôt que de toujours centrer son attention sur les choses matérielles, c'est être rassuré devant une mort terrestre inéluctable. C'est faire quelque chose pour son avenir ultime, celui du Royaume de Dieu. En amassant des trésors spirituels, nous pouvons nous familiariser avec le Royaume de Dieu. Notre qualité de vie ne peut que s'en trouver améliorée, nous serons plus heureux, nous saurons regarder les beautés de ce monde et être attentifs aux besoins des autres. La question centrale qui se pose à nous est donc la suivante : à quoi est-ce que je fais confiance au plus profond de moi ? Est-ce que je consacre mes forces intellectuelles et spirituelles à des choses futiles en dernier ressort ou à des valeurs qui me font vraiment avancer?

L'argent et la foi

Qui d'entre nous ne rêve pas une fois ou l'autre de vivre sans compter ? Ce désir bien compréhensible se transforme en piège à partir du moment où se confondent plaisir de vivre et sens de la vie, quand l'accumulation du capital devient religion. Luther disait déjà : «Où tu accroches ton cœur, là est ton Dieu.»

Jésus a toujours mis ses disciples en garde contre l'argent mais il ne l'a pas diabolisé. Il reconnaissait que c'était un moyen d'atteindre des buts et il ne s'est pas comporté en ascète qui rejette tout plaisir avec indignation. L'histoire de l'onction à Béthanie le montre clairement (Mc 14,3-9). Une femme s'approche de Jésus et lui verse un parfum précieux sur la tête. Les disciples s'indignent

car on aurait pu vendre ce nard à bon prix pour donner ensuite l'argent aux pauvres, mais lui accepte ce bienfait sans mauvaise conscience. C'est comme une consolation physique juste avant la Passion, car il sait que son corps sera bientôt cruellement maltraité. Il accueille ce que cet instant a de particulier et refuse de le gâcher par des scrupules idéologiques. La parabole de l'intendant avisé est aussi particulièrement éclairante (Lc 16,1-9).2 Ce texte contient un message essentiel : sovez habiles en matière d'argent, utilisez-le pour réaliser nos objectifs communs mais ne devenez iamais ses esclaves : le gros de votre attention doit aller à Dieu, c'est lui qui fonde votre existence. La foi chrétienne n'exclut donc pas qu'on porte un certain intérêt aux choses matérielles. Les Evangiles montrent d'ailleurs que le mouvement de Jésus n'a pu se passer totalement d'argent. Selon Luc, ce sont surtout des femmes aisées qui ont soutenu Jésus et ses disciples (Lc 8,1-3).

L'argent multiplie donc nos possibilités d'action, notre influence sur la vie politique et économique (financement d'une campagne d'affichage, création d'une entreprise pourvoyeuse d'emplois, etc.). Avoir de l'argent, c'est avoir du pouvoir, sur sa propre vie, sur celle des autres, et peut-être sur une collectivité entière. Et c'est sans doute la raison profonde pour laquelle certaines personnes qui possèdent déjà des millions cherchent à en avoir encore plus. L'ivresse de l'argent et du pouvoir peut cependant faire oublier que celui qui en possède beaucoup a aussi de lourdes responsabilités. Il se doit de penser au bien de ceux qui dépendent de lui et au destin de ceux qui n'ont rien. Car l'argent, surtout quand il s'agit d'une grosse somme, peut servir à promouvoir la vie ou à la détruire.

Il y a le pouvoir dont disposent les chefs et les actionnaires des entreprises sur les employés et leurs familles. Décider d'optimiser les profits au détriment du bien-être de leurs employés a des conséquences néfastes

sur la vie de beaucoup d'hommes, de femmes et d'enfants. De nombreux enfants ne voient pratiquement pas leur père; les femmes, souvent seules pour les élever, sont parfois dépassées. Et quand la personne qui pourvoit aux besoins de la famille rentre enfin à la maison, elle est fatiguée et de mauvaise humeur, à cause des tensions professionnelles. Les relations en souffrent, tout le monde est mécontent et il n'y a plus de vie de famille digne de ce nom. Cette triste réalité est celle de beaucoup de gens en Suisse.

Il y a aussi le pouvoir que les hommes exercent sur les femmes par le biais de l'argent. A l'échelle mondiale, les hommes détiennent l'essentiel des ressources financières, alors que les femmes effectuent la plupart des travaux, le plus souvent sans être payées. La réalité que recouvrent ces faits, c'est celle de personnes qui toute leur vie dépendent des autres et qui sont exploitées sans scrupule.

Rompre avec le péché

Les abus de pouvoir liés à l'argent ne sont pas nés d'hier. A l'ère pré-chrétienne, ces pratiques étaient déjà courantes, semble-t-il, et il y avait aussi des gens qui s'y opposaient fermement. Plusieurs prophètes de l'Ancien Testament critiquent la société sans ménagement. Ils dénoncent l'absence d'ordre et de justice au sein du peuple d'Israël, à cause de la cupidité de quelques-uns. Le prophète Amos dénonce le prix excessif des fermages et des redevances céréalières pour les indigents (Am 5,11) et le fait que les hommes au pouvoir utilisent cet argent pour se complaire dans le luxe (Am 6,3-6 et 4,1s). Isaïe blâme la concentration de la propriété foncière entre les mains des quelques riches du pays (Es 5,8). Jérémie tempête contre son roi Yoyaqim, parce qu'il se construit un palais plutôt que de payer décemment ceux qui travaillent pour lui (Jr 22,13s). Les prophètes dénoncent aussi certaines pratiques religieuses. Plutôt que des manifestations de pénitence avec force sacs et cendres, le Seigneur aimerait que son peuple s'emploie à «dénouer les liens provenant de la méchanceté, détacher les courroies du joug... partager le pain avec l'affamé...» (Es 58,5-7).

La première fois que Jésus prend la parole en public à Nazareth, il utilise des mots tirés du livre d'Isaïe : «Il m'a envoyé proclamer aux captifs la libération et aux aveugles le retour à la vue, renvoyer les opprimés en liberté» (Lc 4,18 et Es 61,1s). Jésus se situe tout à fait consciemment dans la tradition libératrice des prophètes qui ne tolèrent aucun abus de pouvoir. Celui qui s'enrichit aux dépens d'autrui ou qui utilise sa richesse pour réduire les autres en esclavage se met en infraction avec la règle fondamentale de la tradition judéo-chrétienne. Il se conduit de manière irréligieuse, au sens le plus authentique du terme.

L'enseignement social de l'Eglise catholique rappelle toujours ce lien entre richesse et responsabilité. Selon Jean XXIII, «nos prédécesseurs n'ont cessé d'expliquer que le droit à la richesse implique une responsabilité sociale. D'après la volonté du Créateur, tous les biens doivent servir en premier lieu à entretenir dignement tous les hommes» (Mater et Magistra, n° 119, voir aussi Rerum novarum, n° 19, Quadragesima anno, nn° 45 et 50, Pacem in terris, nn° 31, 32 et 34).

Tout cela nous amène à la notion de péché. L'Assemblée de Puebla a forgé la notion de péché structurel en 1979 déjà. Ce terme traduit l'état de péché dans lequel se trouve un système social qui défavorise une partie des hommes et des femmes (par exemple par le biais de l'exploitation au travail, d'impôts et de prix injustes, etc.). Toute personne qui profite de ce type de système est partie prenante du péché structurel, même si elle ne s'est rendue coupable de rien personnellement. Car cette injustice structurelle la conduit à exploiter les autres, qu'elle le veuille ou non.

Quand nous considérons les relations Nord-Sud, force nous est d'ouvrir les yeux sur cette pénible vérité : notre vie est marquée par le péché structurel. Beaucoup de nos biens de consommation sont bon marché parce qu'ils sont fabriqués dans des conditions catastrophiques, ou parce que les matières premières en provenance de l'hémisphère sud se voient imposer des prix injustes. En tant que citoyennes et citoyens de l'hémisphère nord, nous sommes intégrés dans ce système commercial et nous profitons forcément des injustices qui lui sont inhérentes, même si nous ne sommes pas d'accord avec cela. Il est d'autant plus important de chercher inlassablement à rompre avec cette imbrication coupable.

Tous responsables!

Nous avons une responsabilité éthique concrète. Si nous avons beaucoup d'argent, que nous investissons, dirigeons une entreprise ou soutenons une institution, il nous faut trouver un moyen de mettre ce pouvoir financier au service du bien commun. Il nous faut vérifier si les structures sociales et économiques d'où nous tirons notre argent sont équitables et nous demander s'il y a des structures qui nous privilégient au détriment d'autres personnes et ce que nous pouvons faire pour réduire cette inégalité.³

Si nous avons peu d'argent, nous ne pouvons pas nous soustraire à toute responsabilité pour autant. La parabole des talents le montre clairement (Mt 25,14-30). Il s'agit de faire fructifier le Royaume de Dieu, et donc la justice et l'amour entre les hommes. Chaque personne doit investir ses talents dans ce but, qu'il s'agisse d'argent, de compétences ou d'autres charismes. Il sera beaucoup demandé à celui qui a beaucoup reçu mais celui qui n'a pas reçu grand chose doit quand même en faire bon usage. Grégoire le Grand a explicité cette pensée:

«Que celui qui a reçu l'intelligence s'en serve pour dispenser un enseignement utile; que celui qui a reçu la richesse veille à exercer activement la charité; que celui qui est versé dans l'exercice des choses matérielles utilise son savoir pour le mieux-être de ses frères humains.»

Aujourd'hui, les absurdités de l'économie financière et l'inégalité dans le partage de l'argent sont devenues trop criantes. Il n'est plus possible d'exclure de l'économie les aspects sociaux et éthiques. La justice fiscale, des salaires convenables pour un travail convenable, la couverture sociale pour les plus faibles, un commerce équitable avec les pays du Sud, tels sont des thèmes qui doivent rester présents dans le débat public. Pas uniquement au sein de la population, mais aussi dans les sphères dirigeantes des banques et des entreprises, dans les milieux politiques et dans les théories des professeurs d'économie! Car il faut de nouvelles règles pour civiliser l'argent dans le cadre de l'économie financière.

A. R.-S. traduction Ursula Gaillard

¹ Ce texte est un condensé de *Notes théologiques*. *Repenser notre rapport à l'argent*, in «Info-Campagne 2001, magazine de la Campagne œcuménique de Carême 2001», éd. Pain pour le prochain/Action de Carême, Lausanne 2000, pp. 33-39 (ndlr).

² Voir à ce sujet encore la p. 8 de ce numéro.

³ Deux publications récentes permettent de s'informer sur les moyens de mise en œuvre d'une telle démarche. Il s'agit de *Mettre votre argent au vert*? *Guide des placements responsables en Suisse*, éd. Déclaration de Berne/WWF Suisse, Lausanne 2000, 44 p. (☎ 022 939 39 90 ; fax : 021 624 54 19) et de *Pour des placements financiers responsables*! *Repères éthiques et pratiques*, éd. Institut d'éthique sociale/Justice et Paix/Pain pour le Prochain/Action de Carême, Lausanne 2000, 48 p. (☎ 021 617 88 81 ou 021 614 77 17) (ndlr).

Maîtriser «l'automobilité», un défi planétaire

par René LONGET,* Genève

La voiture a profondément changé le paysage physique et social du monde. Nous avons acquis des avantages en terme de mobilité, mais c'est au prix d'une lourde facture dont les générations suivantes hériteront. Si on veut pouvoir continuer à circuler dans le temps, nous devons absolument adopter un mode de gestion rationnel et cohérent, ne serait-ce que pour économiser nos réserves en énergies fossiles. Des solutions existent déjà ; les mentalités, par contre, tardent à s'adapter aux nouvelles donnes. Y aurait-il une approche chrétienne du phénomène ? A l'heure du Salon de l'Auto, **choisir** propose quelques réflexions écologiques, spirituelles et psychologiques.

ctuellement dans le monde, un cin-A quième de la population s'attribue environ deux tiers des ressources non renouvelables. Parmi ces dernières, figure emblématique, le pétrole, sous toutes ses formes. Tôt ou tard, il s'épuisera. D'ores et déjà, il contribue puissamment à dérégler l'environnement planétaire et à imposer sa loi sur l'environnement politique, économique et social. C'est que la société industrielle s'est faite, au cours du XIXe siècle, à travers un événement inouï dans l'histoire de l'humanité : la mobilisation massive de ressources non renouvelables d'énergies stockées durant des millions d'années sous forme de biomasse fossile et de carbone concentré, soit le charbon. Puis le pétrole, biomasse fossile liquide, a pris le relais. Dans nos pays, près de la moitié de la facture pétrolière est attribuable au secteur des transports (80 % concernent la route, avec le diesel et l'essence, et 20 % l'aviation, avec le kérosène).

Donner davantage d'indépendance à nos sociétés à l'égard de ces ressources dangereuses et mal réparties est une exi-

gence de ce développement durable que nous appelons de nos vœux. Ces sources d'énergie, elles doivent durer, parce que les générations à venir y ont également droit. Elles doivent être maîtrisées, afin que chaque habitant de cette Terre puisse en profiter équitablement. Elles doivent, enfin, être gérées de manière conforme aux capacités d'absorption de notre environnement.

Une révolution coûteuse

L'automobile, créée à l'aube du XX^e siècle, a certainement été parmi les inventions qui ont le plus transformé la face du monde. Sa diffusion tout au long du siècle, à partir des Etats-Unis, puis de l'Europe, a radicalement changé le rapport de l'individu à l'espace et au temps. Il a permis une mobilité insoupçonnable préalablement. Moyennant l'achat d'un véhicule, l'existence

^{*} René Longet est directeur romand de la Société suisse pour la protection de l'environnement (Genève) et maire de la commune d'Onex.

de routes carrossables et d'un réseau de relais techniques (stations service, garages), l'individu peut se rendre où il veut et quand il veut. Ces avantages ont fait le triomphe de cette technologie. On observera au passage que le règne du pétrole ne passe pas que par le réservoir des millions de véhicules circulant dans le vaste monde, mais est aussi à la base du goudronnage!

Ce qu'on cherche moins à savoir est la réalité du prix à payer pour ces avantages. Une comptabilité complète doit inclure dans la facture de l'usager non seulement l'essence, les services, les impôts routiers et l'amortissement du véhicule, mais aussi les coûts environnementaux et sociaux, ce qu'on appelle les externalités. Par exemple, les avantages sont acquis au prix d'un considérable bouleversement de la structure du territoire. On ne peut plus guère s'imaginer l'organisation des villes d'avant la voiture. Et encore moins des campagnes. Partout les routes, les parkings, les déviations, les ponts, etc. ont radicalement transformé le paysage. C'est particulièrement frappant lorsqu'on compare des cartes postales anciennes à la situation actuelle.

Il résulte de l'augmentation constante de la circulation une demande croissante et parallèle de facilités de déplacement. Il résulte de l'encombrement automobile une pollution sonore considérable. Les accidents sont également un élément de la facture, et il n'y a qu'un mode perverti de calcul du PIB qui puisse compter dans les postes positifs l'activité des réparateurs de carrosseries et celle des hôpitaux...

La voiture produit également des déchets en quantité importante. A la production : on compte 2 tonnes de pétrole consommé et 26 tonnes de déblais miniers pour fabriquer une voiture. A la consommation ensuite, ou plutôt en fin de vie (la durée de vie d'une voiture est estimée à huit ans en moyenne). En Suisse, 250 000 voitures sont remplacées par an ; si elles sont constituées aux trois quarts de pièces

métalliques, les composants plastiques sont de plus en plus importants. Or leur récupération est plus difficile. Pour la France, le chiffre correspondant est de 2 millions de véhicules par an. Cette masse apporte 30 000 tonnes d'huiles de vidange, 30 000 tonnes de caoutchouc, 380 000 tonnes de vieux pneus, 60 000 tonnes de plomb et

2020, le chaos

Les résultats du vaste programme national de recherche Transport et environnement ne sont pas très optimistes. Commandée par l'Office fédéral des routes, cette enquête a été menée durant quatre ans auprès d'une centaine de spécialistes. Elle conclut qu'en 2020, le monde des transports sera très semblable à celui que nous connaissons aujourd'hui, mais en pire. Le trafic des personnes devrait s'accroître de 30 % dans les transports publics terrestres. de 60 % dans l'aviation, tandis que les déplacements privés augmenteraient de 20 %. Quant au transport de marchandises. il connaîtrait une hausse de 40 % par la route et de 50 % par le rail et les airs. La mobilité de «loisirs» représente actuellement 60 % des kilomètres parcourus en Suisse, un phénomène qui devrait aller en augmentant et qui concerne en priorité la voiture. Les distances parcourus sont plutôt courtes en moyenne (10 km). Le rapport souligne que les infrastructures récréatives, tout comme les centres commerciaux, devraient être planifiés de manière à restreindre au maximum ces traiets, en vue d'une meilleure harmonisation de l'aménagement du territoire et du trafic. Ils encouragent aussi la publicité visant à faire découvrir aux populations locales les attractions récréatives et touristiques de leur propre région. Car les experts ne croient pas en un

changement de comportements des usa-

gers des transports. Il s'agit en guelgue

sorte de limiter les dégâts.

L.B.

8000 tonnes d'acides provenant des batteries. Il y a aussi divers liquides antigel, de freins, de boîtes à vitesses... Autrement dit, à l'industrie de la construction doit maintenant répondre une organisation sophistiquée de déconstruction.

L'air pollué

La pollution la plus redoutable est cependant celle de l'atmosphère. Quand on évoque la pollution de l'air, il est important de distinguer deux niveaux d'action : celui des fonctions atmosphériques et celui des atteintes au système respiratoire, aux végétaux, aux constructions.

Le premier touche les fonctions climatiques par la combustion des énergies fossiles, essentiellement du carbone concentré. Le mode de combustion du moteur à explosion est un des facteurs majeurs de la problématique automobile. Une fois «utilisé», ce carbone s'échappe dans l'atmosphère sous forme de gaz carbonique. C'est le propre même de cette réaction. Or le gaz carbonique joue un rôle important dans les subtils équilibres de la production du climat. Les relevés effectués montrent une augmentation de la teneur en gaz carbonique de l'atmosphère très parallèle à la mobilisation des énergies fossiles. En deux cents ans, cette teneur a augmenté d'un tiers. La communauté internationale craint depuis une quinzaine d'années que des changements climatiques ne se produisent (cf. Climat : la Suisse dans la tourmente, in choisir n° 494, février 2001). Une Convention internationale affirmant la responsabilité différenciée, mais partagée, des nations et le principe de précaution est en vigueur depuis 1994. Or les Etats signataires ont beaucoup de peine à appliquer des réductions des émissions, autrement dit des réductions de leur consommation d'énergies fossiles.

En ce qui concerne les atteintes directes, il faut distinguer la pollution par les oxydes d'azote, celle par les oxydes de soufre et celle due au plomb. Le premier type de pollution résulte directement de l'oxydation, lors du processus de combustion, de l'azote atmosphérique. Le deuxième provient des impuretés contenues dans certains types de charbon ou d'huile minérale. Le troisième est dû à l'addition, cinquante ans durant, de plomb dans l'essence.

Suite à une législation de plus en plus stricte, ces pollutions ont été fortement réduites dans les pays industrialisés. Depuis plus de dix ans, le catalyseur est obligatoire dans nos pays ; il permet de restreindre quoique pas suffisamment encore - les émissions d'oxydes d'azote (un autre problème est ensuite l'élimination des catalyseurs usés). Les normes en matière de raffinage et de filtration ont aussi permis de réduire très largement la pollution soufrée. Enfin, l'essence sans plomb, généralisée depuis un certain nombre d'années, a quasiment supprimé cette pollution redoutable.

Résiste en fait l'émission de gaz carbonique, inoffensive pour l'être humain, mais potentiellement déstabilisatrice des équilibres globaux.

De la lutte à la domestication

Au début de son apparition, l'automobile suscita les mêmes réactions que les premiers chemins de fer : crainte des effets de la vitesse sur le corps, peur des accidents, refus général de l'innovation. Puis son acceptation fut générale ; le passage à la société de consommation fut même stimulé par le génie de Henry Ford qui fit des ouvriers de ses chaînes de montage les premiers consommateurs des modèles légendaires que furent la Ford T puis A (si bien qu'on parle du *Fordisme*). A la fin des années soixante, les couches sociales défavorisées accédèrent elles aussi à l'automo-



Années 60. la voiture devient un bien de consommation de masse.

bile, quittant le statut de *captifs* des transports publics (perçus uniquement, en agglomération, en terme de service social).

A la même époque, des critiques se firent jour. Elles furent de deux ordres. D'une part, il devenait de plus en plus évident qu'une voirie construite historiquement comme celle de nos villes européennes ne pouvait pas s'adapter, sans être fondamentalement dénaturée, à un trafic croissant, et que celuici était donc condamné à trouver ses limites. D'autre part, en dehors de la question géographique se posait une question sociale. Des gens vivaient en ville, y travaillaient, des enfants y jouaient, tout le monde n'était pas automobiliste, du moins pas tout le temps. Or la sociabilité ne s'accommode pas de la pénétration omniprésente de ferrailles multicolores, en mouvement ou à l'arrêt. Cette évolution des mentalités commençait ainsi à prendre note du fait que la somme des choix individuels de se motoriser ne correspondait pas nécessairement, comme le voulait le dogme économique classique, au meilleur équilibre collectif.

Malheureusement, dans tous les pays (si l'on excepte l'Est où pour d'autres raisons l'automobile restait peu accessible au commun des mortels), la période de l'aprèsguerre a été celle d'un démantèlement massif des vastes et souvent très performants réseaux de chemins de fer urbains, de trams et aussi de lignes régionales rayonnant à travers et autour des villes. Aux Etats-Unis, ce mouvement avait déjà bien commencé dans les années 30 : General Motors achetait à tour de bras les chemins de fer urbains pour les fermer aussitôt.

Aujourd'hui, il n'est pas question de nier les avantages de l'automobile. Il s'agit cependant de la soumettre, comme toute chose, à une gestion rationnelle et cohé-

rente. Heureusement, une prise de conscience importante a eu lieu dans nos pays, conduisant à des notions comme la complémentarité des transports, la modération du trafic, l'offre compétitive de transports publics, la sécurité pour cyclistes et piétons, les rues résidentielles.

Cependant nous sommes encore loin d'une cohérence de développement durable. L'aviation poursuit son envol et recrute à des prix de dumping, là où un TGV ferait nettement moins de tort à l'environnement. Il convient en effet, en tout premier lieu, d'alléger la facture énergétique et de réduire la consommation de pétrole. Or, par passager ou par tonnage transporté, la voie ferrée est en moyenne dix fois plus économe en énergie et cette énergie est souvent de l'électricité hydraulique (donc renouvelable et non polluante, à l'encontre du nucléaire). Quant à l'autobus, il se situe en gros entre la voiture individuelle et la solution ferroviaire.

Prévoir pour durer

La mobilité durable passe par un certain nombre de mesures. Tout d'abord, un usage intelligent de la voiture. Il faudrait, au niveau de la production, en abaisser fortement la consommation énergétique. La voiture à 3 litres pour 100 km existe. Il faut en faire le standard reconnu. Au niveau de l'utilisation, il serait bon de l'utiliser à plusieurs (co-voiturage), ce qui diminuerait d'autant la facture énergétique, et de conduire de façon modérée.

Ensuite, il faut mettre en œuvre une complémentarité des modes de déplacement, dans toute la gamme des possibilités. Entre la marche à pied et les deuxroues (également du transport individuel!) et les divers modes de transports publics, la voiture a sa place dans les déplacements réellement individualisés dans l'espace et le temps. Actuellement, elle occupe trop de

place, et les chiffres ne vont pas dans le bon sens. La population suisse a augmenté entre 1990 et 2000 de près de 4,9 %, la consommation d'énergie de près de 7,8 % et le nombre des véhicules à moteur de 13,3 %. On se déplace pour un oui ou pour un non et on n'accepte que les optimisations d'ordre technique. Et encore, quelle bataille n'a-t-il pas fallu mener dans les années 80 pour interdire l'essence avec plomb et généraliser le catalyseur! Il faut poursuivre les optimisations techniques, c'est sûr, mais aussi agir au niveau comportemental.

Enfin, comme dans toute chose, il faut aujourd'hui se situer dans la vision des relations Nord-Sud. Il est devenu habituel de se défaire d'une partie des voitures usagées en les transférant dans le Sud. Or les mégalopoles du Sud se débattent actuellement dans des problèmes de salubrité (eau, déchets) difficilement solubles et dégradants pour les conditions de vie du plus grand nombre. L'explosion anarchique de la circulation automobile, composée largement de véhicules hors normes, aioute à cette situation un facteur perturbateur d'une très grande gravité. Les programmes de coopération technique devraient de toute urgence agir sur l'organisation des transports, avant qu'elle ne devienne dantesque et rende la vie invivable à des millions de personnes.

Maîtriser la voiture, un défi mondial qui est loin d'être gagné.

R. L.

Votre avis nous intéresse!

Vous pouvez nous adresser vos remarques et vos opinions. Dans la mesure du possible, nous les publierons volontiers dans la rubrique *Libres propos*.

Ils étaient tous ensemble, en train

par Christoph MOEHL,* Sulgen

«... ils étaient tous ensemble...». On connaît bien cette petite phrase biblique. Les femmes et les hommes autour du Christ cherchaient la vie communautaire. Et le Seigneur lui-même désirait s'entourer d'un groupe de disciples : «Les douze étaient avec lui et quelques femmes». Il est difficile d'imaginer quelqu'un suivre le Christ tout en voulant rester solitaire. Ce serait une contradiction. La vie des premiers chrétiens et des premières chrétiennes est marquée par cet idéal communautaire. Aujourd'hui encore, celuici est porteur de signification dans notre vie de tous les jours, mobilité incluse. 1

es points faibles des Eglises ont sou-✓ vent été dénoncés par des groupes sectaires. Les Albigeois et les Vaudois du Piémont ont critiqué leur richesse, et les Frères de saint François d'Assise ont tenu compte de l'avertissement de Jésus : «Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon». A l'époque de la Réforme, des groupes d'anabaptistes ont donné corps à ce précepte. Ils ne rappelaient pas seulement l'idéal de la pauvreté («Heureux les pauvres en esprit»), ils reprenaient en outre celui d'une vie communautaire (la gmeinschafft [sic !]) en se fondant sur les textes bibliques qui parlent de la communion fraternelle des premiers chrétiens - «Ils avaient tout en commun» (Ac 2) - ou du corps du Christ - «Le corps n'est pas un seul membre» (I Cor 12). Ces anabaptistes - les houttériens et les amish en Amérique du Nord sont leurs successeurs - ont su créer un contrepoids, une alternative biblique, au matérialisme et à l'utilitarisme émergeant du XVIIe siècle.²

Un spécialiste de l'histoire de l'anabaptisme, Hans-Dieter Plümper, écrit : «La guerre et le sang versé ont leurs racines dans la recherche effrenée de biens privés. La cupidité est une maladie qui résulte de l'égoïsme. Cette maladie a perverti tout le monde : aussi bien celui qui meurt de faim que celui qui crève dans la surabondance...»

La tyrannie automobile

On peut ranger les chrétiens de gauche dans la mouvance de cette tradition. Ils dénoncent la cupidité de tous et la richesse de l'Eglise. Pour eux aussi, la puissance et l'argent compromettent l'esprit chrétien d'amour et de pauvreté. Un des symboles de cette tyrannie politique et économique est l'automobile : «Une forte sensibilité pour le respect que tout homme doit avoir pour son semblable, pour l'attention dont il est l'objet, pour sa dignité et sa liberté nous pousse à nous insurger contre la brutalité vulgaire de l'automobile. Beaucoup le ressentent comme nous mais n'osent pas l'admettre, tant est puissante l'idole du progrès technique», remarque Leonhard Ragaz.

^{*} Christophe Moehl est théologien et journaliste. Il a été pasteur à Genève et à Vaduz, puis rédacteur de la *Reformierte Presse* (Zurich).

Aujourd'hui, tout le monde a la possibilité de participer à cette «idolâtrie». L'automobile n'est pas un simple instrument technique. Elle est le reflet de notre statut social. Sans voiture, on n'est rien! Tout garagiste peut raconter des anecdotes sur des clients contraints d'attendre avec angoisse la réparation de leur voiture et les agents de police savent quelle mesure décisive peut être le retrait du permis de conduire. Certains ont d'ailleurs imaginé de remplacer les courtes peines d'emprisonnement par un retrait du permis équivalent en nombre de jours; l'effet serait plus dissuasif!

Ce n'est pas un hasard si Adolf Hitler a donné l'ordre de construire une voiture accessible à tout un chacun (*Volks-Wagen*)... et si nous avons eu, en Suisse, un «Parti de l'auto», aux visées pas très humaines, dont le but était la défense des plus forts. L'automobile offre aux gens une prétendue liberté. En réalité, elle les transforme en rouages de la société de consommation et de production effrénées, en complices d'un mode de vie trépidant.

L'automobile, cet instrument du trafic privé, produit encore d'autres effets pervers. Au fond, que veut dire *privé*? Le mot vient du latin *privare*, rattaché à l'adjectif *privum* (particulier). Le sens primitif de *priver* est «mettre à part, séparer»,³ soit séparer des autres, particulariser, mais aussi séparer quelqu'un d'un objet, l'empêcher d'en user.

Selon une opinion très répandue et peu contestée, l'automobile serait le moyen le plus convenable de créer et de maintenir des relations entre les gens. A première vue, c'est exact : l'automobiliste peut aller à la rencontre de ceux qu'il aime fréquenter, quand il le désire, n'importe où et n'importe quand ; mais il faut parfois vérifier les vérités «incontestables» car cette liberté a son prix.

La femme et l'homme «auto-mobiles» sont des gens parfaitement autonomes. Ils

entretiennent des relations sélectives, ne visitent et ne rencontrent que ceux et celles qu'ils aiment voir. La dynamique en transports publics est très différente! Lorsqu'on est seul dans sa voiture ou en compagnie de passagers qu'on a choisis soi-même, on n'est pas obligé d'avoir des égards pour des personnes moins sympathiques. Le trafic privé nous épargne l'obligation de nous pousser pour laisser la place à quelqu'un, de supporter un jeune homme incommode ou une retraitée bavarde. Dans son auto, on est à l'abri de bien des inconvénients de la vie. Chacun pour soi et personne pour tous.

Le trafic *privé* nous prive finalement de beaucoup de choses ; il affaiblit même la solidarité, cette caractéristique essentielle de la vie chrétienne. Dans la mesure où il nous «sépare des autres», il nous induit à ne penser qu'à nous-mêmes. La «civilisation de l'automobile» est caractérisée par des expériences diamétralement opposées à celles de la foi chrétienne. S'il est vrai que les automobilistes sont libres et indépendants, il est aussi vrai que cet avantage coûte cher. Il crée des individualistes et même des égoïstes.

Et pourtant, on roule

On comprend mieux, dès lors, le comportement déplorable de certains conducteurs et conductrices. La police observe une augmentation de la brutalité entre automobilistes : excès de vitesse, dépassements osés, coups de klaxon, bousculades, embûches et même des pugilats. «Sur nos routes, c'est la guerre», commente un gendarme. Chacun veut être le plus rapide, le plus fort..., le premier.

L'homme moderne est aussi maître de la Création. L'idée du «tout est possible, tout est disponible» n'induit pas que des égards envers la nature. Certes, la majorité des automobilistes se rendent bien compte que



l'utilisation de leur véhicule et la combustion d'essence nuisent gravement à l'environnement. Le climat change, l'air est pollué, les maladies respiratoires augmentent. Mais en dépit des résultats alarmants des recherches scientifiques, qui mettent en garde l'humanité contre un possible danger de mort, la nécessité d'un changement de notre style de vie semble utopique et les décisions des conférences mondiales restent sans effets.

Victimes d'une schizophrénie collective, on utilise l'automobile comme les fumeurs consomment des cigarettes. On connaît bien les conséquences meurtrières de l'«automobilité», on en a plus ou moins mauvaise conscience, et pourtant, on roule. La vente de voitures ne diminue pas, la consommation d'essence augmente et, selon les pronostics, le trafic aérien doublera d'ici 2020...

Pour se justifier, on avance différentes excuses : le lieu de travail est trop éloigné du domicile (et les transports publics ?); les horaires des bus ne correspondent pas aux exigences des besoins journaliers (n'est-ce pas plutôt une question de commodité, d'habitude ou de manque de réflexion?); le voyage en transports publics dure trop longtemps (est-ce vrai, alors même que, par exemple, on peut lire, dormir ou travailler dans un train?).

D'autres excuses semblent plus convaincantes, même d'un point de vue chrétien. Ainsi, certains trajets ne sont guère praticables qu'en automobile. Par exemple, chercher le dimanche sa mère âgée à l'asile, ou transporter des personnes handicapées à l'église. Cela justifie-t-il l'achat d'une voiture qui sera utilisée quotidiennement et pour toute autre chose? N'existe-t-il pas des

taxis, des minibus spéciaux pour les personnes handicapées ?

Doit-on conclure qu'un chrétien ou une chrétienne n'a aucune raison d'être automobiliste ? Si on hésite à répondre par l'affirmative, il reste tout de même certains arguments plaidant en faveur de restrictions.

Le train est-il plus chrétien ?

La foi chrétienne est basée sur la confession trinitaire. Celui ou celle qui croit en Dieu le Père Créateur vivra en harmonie avec les créatures, aura des égards pour elles et utilisera toujours les moyens de transport qui minimisent les conséquences nuisibles pour elles. Celui ou celle qui croit en Dieu le Fils, qui est l'amour, préfèrera les moyens de transport qui unissent les gens et ne les séparent pas, et il ou elle évitera même en roulant tout comportement agressif. Celui et celle qui croit en Dieu le Saint-Esprit aura des égards pour les autres créatures et se comportera selon l'appel de Iésus: «Vous savez que ceux qu'on regarde comme les chefs des nations dominent sur elles en maîtres et que les grands leur font sentir leur pouvoir. Il ne doit pas en être ainsi parmi vous : au contraire, celui qui voudra devenir grand parmi vous sera votre serviteur, et celui qui voudra être le premier parmi vous sera l'esclave de tous» (Mc 10,42-44).

Dans ce climat de schizophrénie collective, chacun et chacune doit trouver son propre chemin et rechercher un style de vie personnel en harmonie avec la nature et l'humanité. En ce qui concerne la mobilité, il existe maintes possibilités (voir encadré p. 27). On peut acheter de bonnes voitures électriques (les constructeurs français sont des pionniers!), louer une voiture plutôt que de l'acheter ou renoncer à l'achat personnel d'une voiture pour préférer le partage collectif («auto-partage»). «Mobility», par exemple, offre une combi-

naison intéressante entre transports publics et individuels.

«Ne jamais rouler seul» est une bonne règle à recommander. Elle incite à utiliser, partout où il est possible, les transports publics, à laisser sa voiture en stationnement près de la gare la plus proche. Ne pourrait-on pas encore appliquer à la mobilité le principe œcuménique «ne pas faire seul ce qui peut être fait ensemble», en d'autres termes, ne jamais rouler seul là où il existe une possibilité de faire le trajet en commun ?

Il y a quantité de bonnes raisons pour préférer les transports publics à la voiture privée lorsqu'on se dit chrétien. On y découvrira même un peu de l'esprit de Pentecôte, de ces femmes et de ces hommes qui cherchaient la vie communautaire autour du Christ.

Ch. M.

¹ Cf. Dieu voyage en douceur. Dossier de travail. Temps pour la Création 99, Communauté œcuménique de travail Eglise et environnement, Berne 1999, 24 p.

² Au XVI^e siècle, le mouvement de la Réforme connut d'importantes divisions. Certains des réformateurs les plus radicaux, comme Felix Manz ou Conrad Crebel, s'appuyant sur l'exemple de la première communauté chrétienne, appelèrent de leurs vœux la séparation entre l'Eglise et l'Etat et prônèrent la non-violence. On les nommait alors rebaptiseurs ou anabaptistes non-violents mais eux se donnaient le nom de vrais chrétiens ou frères. Ils furent persécutés en Suisse. Le mouvement repris alors de l'ampleur en Hollande, avec Menno Simons (1496-1561), gagna diverses régions européennes, dont l'Allemagne du Nord et le Jura suisse, puis les Etats-Unis au XIXe siècle. En Suisse, il existe encore dans le Jura une petite communauté anabaptiste (ndlr). ³ Clédat, Dictionnaire étymologique.

Rêves régressifs

par Herbert STUDACH,* Berne

L'homme est attiré par la voiture, et malgré les lourd tribus qu'il doit lui sacrifier, il ne se lasse pas de ses services. Car plus qu'un simple instrument de transport, l'automobile est devenue un reflet de sa personnalité, un espace d'individualité. Vraiment ?

uiconque a l'intention d'acheter une nouvelle voiture prend en compte plusieurs critères, plus ou moins consciemment : le confort, l'équipement, la puissance du moteur, l'apparence (plutôt sportive ou élégante ?), l'espace intérieur, la consommation de carburant et. évidemment, le prix. Les besoins des clients potentiels varient selon leur âge, sexe, statut social, personnalité et selon l'usage qu'ils réservent à leur véhicule. L'industrie automobile tient compte de la complexité des besoins en offrant une palette riche en modèles, accompagnée d'impressionnantes actions publicitaires. Elle s'adresse aux impératifs pratiques, aux rêves, aux envies des gens. Elle tient compte aussi des besoins mixtes de certains groupes d'acheteurs, en offrant, par exemple, une «voiture familiale» solide, convenable, spacieuse, économique, mais aussi puissante et belle, qui comblera tout à la fois leurs désirs de transport, de confort, d'utilité et d'affichage d'un certain standing social. Car l'individu au volant cherche à se différencier par le type de véhicule choisi, par les accessoires ajoutés et par sa façon de conduire. Cependant, au bout du compte, il reste plus ou moins anonyme, un inconnu dans sa carcasse.

Aujourd'hui, la plupart des gens se permettent d'acheter et d'utiliser une voiture, même si leurs possibilités financières sont

très limitées. L'automobile est devenue un bien de consommation de masse. L'année passée, environ 300000 voitures ont été vendues en Suisse. La conduite automobile est une évidence pour tout un chacun, un moyen de transport individuel, un symbole de liberté personnelle et d'indépendance. Aussi, une personne qui n'arrive pas à obtenir un permis de conduire pour voitures, ou à qui ce document a été retiré pour une quelconque raison, se sent souvent dévalorisée, frustrée ou même «amputée». Autre preuve de la massification du trafic routier, des expressions tirées du vocabulaire quotidien. On parle d'«avalanches de tôle». d'«encombrements» ou de «bouchons de véhicules», de «flux de voitures».

Incontournable voiture?

Incontestablement l'utilisation de véhicules sur roues avait et a toujours une importance incomparable pour l'évolution industrielle, commerciale, politique et sociale de l'humanité. Ces avantages se

^{*} Herbert Studach est psychologue FSP. Il s'est spécialisé dans les domaines de la psychologie du trafic routier et de la sécurité au travail. Il est associé au bureau de consultants GB & partners sàrl et dirige l'Institut pour la prévention des accidents de la route (IPAR), à Lausanne.

gagnent au prix fort : victimes de la route, problèmes écologiques, de santé et de bien- être. Nous cherchons à y faire face en utilisant les véhicules à moteur d'une façon «raisonnable», en les équipant de catalyseurs, en améliorant la sécurité intérieure, en réduisant la consommation de carburant, en limitant la vitesse maximale autorisée, en construisant des routes moins dangereuses, en formant les conducteurs. En même temps, l'individu continue souvent à utiliser sa voiture de façon «égoïste», pour se transporter tout seul, pour se déplacer n'importe quand et n'importe où, même s'il a d'autres moyens de locomotion à disposition.

Lors des discussions sur les problèmes du trafic routier - qui sont presque toujours à caractère émotionnel - on essaye de démontrer que notre société maîtrise le système dans son ensemble, que les progrès sur le plan technique permettent continuellement de l'optimiser et de relativiser par la même occasion ses aspects négatifs. Les problèmes cycliques de livraison de carburant démontrent à quel point le système de transport sur roues est devenu vital, avec des éléments ambigus quant à son utilité.

Pour une grande partie des conducteurs de voitures privées, le véhicule représente plus qu'un simple outil de travail ou de transport. Il fait partie de leur individualité, de leur système de valeurs, de leur style de vie, de leurs besoins et souvent de leurs rêves. Beaucoup de conducteurs donnent d'ailleurs un nom à leur voiture. Dans un journal suisse allemand, on pouvait lire cette description d'un nouveau modèle de voiture : «La belle italienne racée». Beaucoup de véhicules sont décorés, munis d'accessoires plus ou moins utiles et à la mode, nettoyés et soignés comme des logements. D'autres personnes expriment leur philosophie de vie en adoptant un comportement inverse.

Cette variété est positive. Le trafic routier se conjugue sur toutes les variations : modèles de véhicules, couleurs, styles de conduite imprégnés par la personnalité des conducteurs, leur plaisir de rouler, leurs angoisses et leurs frustrations. Imaginez que les voitures aient toutes la même forme, la même couleur, la même dimension et leurs conducteurs le même comportement. C'est une chose impensable!

Histoire d'une évolution

Il vaut la peine de se remémorer de temps en temps comment nous en sommes arrivés là. Il fut un temps où la roue n'était pas encore connue et où les journées paraissaient longues; l'homme se déplaçait à pied, les distances parcourues étaient courtes, le transport des charges se limitait à quelques kilos. Vers 5000 ans av. I.-C.. l'homme réussit à dompter le bœuf et l'âne. Avec l'aide de ces animaux, il tripla le volume des charges transportées. Plus tard, nos ancêtres construisirent une sorte de luge sous forme d'une planche avec des cuves en bois, tirée par deux bœufs. Les distances ainsi parcourues allaient jusqu'à 20 km et la capacité de transport atteignait 1,5 t. Quelle évolution! Mille ans plus tard seulement, la roue à rais ouvrit d'autres possibilités de construction de véhicules et le bœuf fut remplacé par le cheval. Les calèches, munies de toujours plus de confort et de décoration, devinrent signes de statut social. Le cocher était le chauffeur de voiture.

Vers la fin du XVIII^e siècle, l'homme réussit à utiliser la vapeur pour des besoins industriels. Le transport des matériaux indispensables à la bonne marche des usines et à l'arrivée des produits finis sur les marchés devenait un objectif prioritaire. La locomotive à vapeur fut construite. Les premiers véhicules à moteur étaient utilisés exclusivement pour satisfaire des besoins de plaisir, de loisirs et de prestige. Au début du XX^e siècle, on pou-

vait compter environ 10000 voitures dans le monde. Aujourd'hui, leur nombre s'élève approximativement à 400 millions. Il est impressionnant de constater que des milliers d'années se sont écoulées entre l'invention de la roue et la construction du premier véhicule à moteur, mais qu'il a fallu moins d'un siècle pour que celui-ci ne devienne un outil de masse de haut standard technique. Et cette évolution n'est pas finie! Les possibilités sont énormes et pas toujours prévisibles.

On entend souvent des voix critiques remarquer que l'être humain n'est pas fait pour se déplacer à des vitesses aussi élevées et qu'il s'éloigne de plus en plus de son existence naturelle. Mais le vol des fusées vers la lune, impensable à une certaine époque, est bien devenu réalité; aujourd'hui il v a presque un va-et-vient entre la terre et des stations de recherche scientifique dans l'espace. Comment se présentera la société humaine au prochain siècle ? Quel est le destin de l'homme ? Où sont les limites de son évolution? Les réponses à ces questions sont plutôt du domaine de la religion et de la philosophie que des sciences exactes.

Maturité de conducteur

Jusqu'à ce qu'il soit apte à participer activement à la circulation routière, l'homme parcourt différentes étapes de développement physique et mental. Dans un premier temps, il atteint la «maturité du piéton» ; l'enfant devient capable de se déplacer à pied de façon de plus en plus sûre. Dans un deuxième temps, l'individu atteint la «maturité du cycliste» ; il utilise un véhicule dont le déplacement nécessite encore l'usage de ses propres forces physiques mais, néanmoins, il commence déjà à s'éloigner de sa «vitesse naturelle». Il arrive ainsi au stade de la «maturité du conducteur de véhicules à moteur». Ce développement prend du

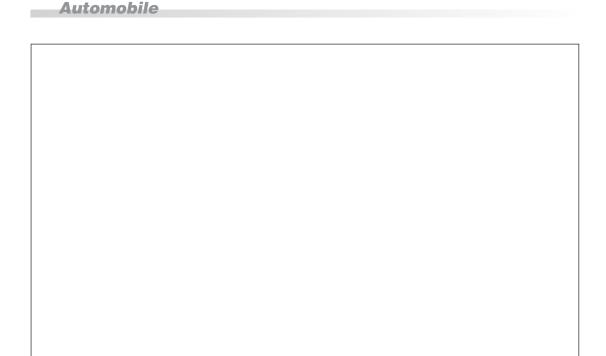
temps car, cette fois, l'humain est obligé de respecter certaines lois naturelles.

En principe, du point de vue technique, un garçon ou une jeune fille serait capable de conduire un véhicule à moteur avant l'âge minimal fixé par la loi - et certains le font! Que manque-t-il encore à ces jeunes? La maturité sociale, le sens des responsabilités, l'attitude de précaution et d'égard ? Ou peut-être un peu de toutes ces qualités ? Leur problème se situe souvent dans la prise de risques trop élevée. D'une certaine façon, cette prise de risques est nécessaire pour apprendre à connaître ses possibilités et ses limites. Nous apprenons parfois mieux par l'échec que par le succès. Mais le prix peut être douloureux et d'autres personnes peuvent en être victimes.

Des jeux infantiles

Dans notre société, la prise de risques est souvent valorisée et présentée à travers des pseudo héros qui mettent leur vie en danger en faisant preuve de courage et qui éveillent des besoins d'identification. Certains se laissent séduire par ce système de valeurs et s'expriment par la vitesse sur la route ou en pratiquant des sports extrêmes. Malheureusement, ils manquent souvent d'expérience dans la maîtrise de ces risques.

Quant aux autres conducteurs de véhicules à moteur, se comportent-ils toujours sur toute la ligne avec maturité ? Font-ils preuve de «compétence sociale», d'égards pour les autres, ou plutôt d'esprit égoïste et de concurrence ? Il y a un peu de tout, comme dans la vie professionnelle ou privée. Par contre, il est certain que le trafic routier favorise souvent le côté égoïste en nous. L'espace que nous sommes obligés de partager devient de plus en plus restreint, en fonction du nombre de véhicules qui y circulent. Le besoin principal de la majorité des usagers de la route - atteindre le but de la course aussi directement et rapidement que



Un conseil bien utile sur les routes!

possible - peut être mis en question par toutes sortes d'obstacles. Qui adopte une attitude de sérénité dans ces situations ? Qui accepte tel quel ce qu'il ne peut changer ?

Il y a des situations, par exemple des routes bloquées plus ou moins longuement, qui permettent aux conducteurs et passagers de vivre une expérience de solidarité. La route devient, pour quelques instants, un lieu de rencontre, de communication authentique. Dès que le trafic reprend, c'est souvent bien différent, on redevient anonyme. On est protégé par cette peau en tôle, la communication se fait par des gestes, des symboles optiques ou acoustiques. Le sourire est rare. De toute façon, à partir d'une certaine vitesse, nous ne sommes plus en mesure de reconnaître l'individu dans l'autre véhicule. Il passe trop vite.

Le comportement au volant peut prendre des formes régressives, qui nous renvoient sur

nos emplacements de jeux d'enfants. On se tutoie d'office, on utilise un vocabulaire peu soigné, on fait des gestes d'insulte ou on se dépasse avec une physionomie satisfaite de vainqueur. Si les jeux sont une bonne chose et font partie de la vie, sur la route, ils sont dangereux. Au lieu du plaisir de conduire, ils s'accompagnent de stress. Ce n'est pas étonnant, le trafic routier est un reflet de notre vie de tous les jours : il faut être rapide, précis, productif, il faut s'imposer, ne pas lâcher, être meilleur que les autres. Bien sûr, ces images sont caricaturales, stéréotypées, mais l'énoncé «sur la route, je veux maîtriser toutes les situations, ce que je n'arrive pas à faire dans ma vie professionnelle et familiale» fait réfléchir. Cependant, globalement, dans la vie de tous les jours, y compris sur la route, nous nous en sortons plutôt bien. Nous profitons des avantages de notre évolution, de nos progrès, de nos mérites.

Pour autant notre vie sociale n'a pas forcément progressé. Un représentant d'une grande entreprise disait : «Nous sommes interconnectés dans le monde entier par des systèmes électroniques. Par contre, nous ne prenons plus assez de temps pour dialoguer face-à-face.» Et n'oublions pas que dans beaucoup de pays dits sous-développés, des régions et des villages ne sont même pas encore reliés les uns aux autres par des voies de communication adéquates. Ces individus ont une autre qualité de vie, pas forcément meilleure dans l'ensemble, mais certainement différente.

H.S.

Des alternatives

Se déplacer autrement qu'individuellement en voiture, c'est possible. Les expériences originales ne manquent pas en Europe.

Certaines concernent le vélo :

- En 1990, le gouvernement des Pays-Bas a mis en place le Masterplan Ficts incitant toutes les entreprises de plus de 50 salariés à promouvoir l'usage du vélo ; cinq ans plus tard, une nouvelle loi fiscale a permis aux entreprises d'offrir tous les trois ans une bicyclette haut de gamme à chacun de leurs salariés et d'en déduire ensuite le montant de leurs bénéfices lors de leurs déclarations fiscales. L'industrie néerlandaise du cycle connaît depuis un boom économique. Se développe aussi aux Pays-Bas la vente en leasing des vélos.
- En Allemagne, le plus grand parking à vélos a ouvert ses portes en août 1999 à la gare de Fribourg-en-Brisgau. Il offre plus d'un millier d'emplacements surveillés et de multiples services et est directement relié à la gare centrale des tramways, dans un site fréquenté quotidiennement par plus de 8 500 cyclistes. Dans ce pays, l'usage du vélo gagne du terrain. Grâce à un aménagement du territoire plus pertinent,15 % des déplacements se feraient aujourd'hui en pédalant.

D'autres moyens de substitution à l'usage en solitaire de la voiture existent :

- Ceux qui préfèrent néanmoins le confort des automobiles au développement de leurs mollets peuvent opter pour le co-voiturage, qui implique l'usage d'une voiture à plusieurs. Il s'agit, par exemple, d'organiser des déplacements en commun réguliers avec des voisins, du lieu de domicile (en banlieue urbaine) au lieu de travail (au centre ville). Il n'existe pas en Suisse de pôle organisé de co-voiturage. L'initiative est laissée aux particuliers.
- Autre possibilité, l'auto-partage, mieux connu sous son nom anglais de *car-sharing*. Les organismes qui offrent ce service, présents dans 300 villes d'Europe et des Etats-Unis, revendiquent 70 000 membres. Le concept est apparu en Suisse en 1987 et repose sur une idée simple : plutôt que d'acquérir une voiture et de devoir en supporter seul les frais et les désagréments (parking, entretien) qui en découlent, pourquoi ne pas adhérer à une société qui vous permet d'en faire usage sur appel. Un système qui combine judicieusement transports publics et voiture individuelle. En Suisse, le siège de Mobility carsharing, l'unique centrale d'auto-partage du pays, se trouve à Zurich. Fondée en 1997, la société compte 38 500 membres. *Renseignements :* \$\pi\$ 0848 824 814 ou sur www.mobility.ch.
- Enfin, pour les irréductibles, il y a toujours possibilité de limiter les dégâts en se procurant une voiture la moins polluante possible. L'Association transports et environnement propose régulièrement une liste de voitures les plus écologiques, par catégorie. Renseignements : ☎ 031 328 82 00 ou sur www.vcs-ate.ch.

L.B.

Libres propos

Sexualité et vieillissement

a sexualité ? Mais c'est quelque chose de normal, pourquoi en faites-vous un problème ?» Cette remarque, je l'ai entendue plus d'une fois au cours de ma carrière. Mais si la sexualité est problématique - j'en reste persuadé - les problèmes qu'elle pose ne sont pas les mêmes maintenant ou il y a plus de cinquante ans. Et puis, en fonction de l'âge, ils se posent différemment.

Autrefois, même pour des non-croyants, la morale comportait des règles claires et fermes. Aussi, lorsque le désir sexuel, biologique poussait les adolescents à vivre des relations sexuelles précoces, cela se faisait discrètement. En parler ouvertement était vécu comme incongru et représentait même, pour certains, un danger social et, pour les chrétiens, religieux. Quand des patients jeunes, surtout des hommes, abordaient leur sexualité, ils le faisaient donc avec beaucoup de précautions et après bien des tentatives avortées ! Ce qui émergeait alors de leurs propos, face aux transgressions d'interdits, selon leurs termes, c'était un sentiment de forte culpabilité. En ce temps-là, c'est-à-dire à l'époque de Freud, rappelle Carlo Moïso, un psychiatre, «le conflit se situait entre normes et pulsions, il se manifestait par des symptômes d'angoisse et de culpabilité au sein de la dépression.»

Les aventures extraconjugales représentaient, après les relations sexuelles précoces, l'autre volet des difficultés abordées. Les confidences à ce sujet n'étaient guère plus faciles de la part des patients et comportaient la même charge de culpabilité. Ce qui marquait donc la mentalité des gens de cette époque, par rapport aux transgressions de la morale de ce temps, c'est un sentiment de forte culpabilité. Or, aujourd'hui encore, la conscience de certains adultes reste parfois entachée par ce sentiment.

Si nous quittons maintenant cette époque pour constater et analyser le rôle que joue actuel-lement la sexualité, un premier constat s'impose : presque tout le monde ose en parler. De plus, les médias et la publicité s'en gargarisent. Interrogé il y a peu dans un magazine sur le rôle du sexe aujourd'hui, le psychothérapeute Robert Neuburger déclare : «Il joue un rôle bien moindre qu'autrefois. Les rapports sexuels se sont tellement banalisés que de très jeunes couples entre 20 et 25 ans n'ont pratiquement plus de vie sexuelle» ! Carlo Moïso, lui, voit la situation actuelle autrement : «Aujourd'hui, les normes s'effacent et la dépression est marquée par un vécu d'inadéquation. Face à l'absence de normes, la question n'est plus : est-ce que j'ai le droit ? mais est-ce que je suis capable ? La notion de limite a subi un glissement de la norme à la confrontation au possible. En mai 68, c'est une étape d'émancipation de la loi, manifestée par la phrase célèbre : Il est interdit d'interdire. Dans un deuxième temps, la dépression ne résulte plus d'un conflit névrotique entre loi et pulsion, entre discipline et désir,

elle est devenue le résultat d'un constat d'incapacité, face à un besoin *d'être gagnant,* repoussé aux limites de l'impossible. La dépression n'exprime plus une perte de l'envie de vivre, elle est devenue une pathologie de l'action, poussée à son paroxysme. Nous avons glissé de la tristesse à l'inhibition.»

Si la liberté sexuelle est devenue un fait de société, elle n'est pas pour autant l'apanage des seuls jeunes, car elle touche tous les âges. Ainsi, il n'était pas rare de voir arriver à mon cabinet des personnes ayant dépassé les 70 ans. La sexualité leur posait problème pour des raisons diverses. Les unes se plaignaient d'une diminution, non pas tant du désir que de la fonction, et me demandaient comment parer à cette insuffisance. La fameuse pilule Viagra n'existait pas encore. Maintenant qu'elle est sur le marché, elle est loin de résoudre tous les problèmes. Car une sexualité harmonieuse ne se résume pas à une bonne fonction érectile! D'abord parce qu'elle ne concerne que l'homme, alors qu'il serait intéressant d'entendre l'avis de l'épouse à ce sujet... C'est pourquoi je suggérais de rencontrer, au moins une fois, les deux conjoints ensemble, afin de parler avec eux, ouvertement, de la façon dont ils vivaient et avaient vécu leurs relations sexuelles. Ces rencontres acceptées permettaient souvent aux deux conjoints de découvrir, avec un certain étonnement, non seulement qu'on peut parler sans gêne de «ces choses» entre conjoints, mais que le faire est souvent salutaire. En parler avec l'aide passagère d'un thérapeute est toujours utile, ne serait-ce que pour constater que la parole fait partie intégrante des outils nécessaires pour accéder à une relation sexuelle harmonieuse. Et il est gratifiant pour un thérapeute de s'entendre dire un jour, par l'un ou l'autre conjoint : «Après ces entretiens, nous avons découvert la joie de vivre une vraie relation».

Reste un problème pour les gens de cette génération qui doivent constater une impuissance totale et définitive. Cette constatation et son aveu sont en général accompagnés d'un état dépressif et - ça m'a frappé - de sentiments de culpabilité. Non pas parce que l'époux ne se sent plus «à la hauteur», mais parce qu'il éprouve des fantasmes érotiques, qui visent d'autres femmes que la sienne, et surtout parce qu'il les nourrit parfois avec l'aide de revues pornographiques. Le sentiment de culpabilité marque surtout des croyants chrétiens. (...) Or fantasmer est une fonction normale de notre imaginaire, que ces fantasmes soient érotiques ou non, faisant partie intégrante de notre constitution humaine enracinée dans notre animalité originelle.

Cette première déclaration comporte déjà un effet apaisant. Il est ensuite plus aisé de faire comprendre à ces patients la nocivité d'alimenter leurs fantasmes d'une façon ou d'une autre ; qu'ils sont confrontés à un combat ; que ce combat peut comporter des échecs et que, s'ils sont chrétiens, le recours à un Dieu de miséricorde apporte la lumière vraiment apaisante.

Cela dit, puisque la fonction sexuelle, en tant que telle, a disparu, il est d'autant plus important de découvrir le bienfait que peut apporter le recours à une tendresse plus marquée. Le plus beau résultat thérapeutique est, à mon sens, l'épanouissement nouveau que peut apporter cette découverte, traduite par des paroles, par des gestes, par des caresses sur tout le corps, donc par un rituel qu'il appartient à chaque couple d'inventer.

Pierre Delacoste psychothérapeute, Lausanne

Réfugiés palestiniens

I l y a 2700 ans, le prophète Isaïe disait : «La paix sera le fruit de la justice» (32,17). La justice consiste à reconnaître les droits des autres.

Le problème du retour des réfugiés palestiniens est le problème le plus difficile à résoudre dans le conflit arabo-israëlien. Mais sans la solution de ce problème, il n'y aura jamais, jamais, de paix au Proche-Orient. Il est impératif qu'Israël reconnaisse qu'il a détruit 385 localités palestiniennes avant et après 1967. Signalons à cet égard la destruction par les bulldozers israéliens des villages d'Emmaüs, Beit-Nuba et Yalou en 1967 et leur transformation en parc pour pique-niquer appelé Parc Canada. Les réfugiés palestiniens sont les habitants de ces 385 villages détruits par Israël.

Je peux comprendre qu'Israël n'accepte pas le retour de trois millions de réfugiés palestiniens dans leurs propres terres et la reconstruction de leurs localités. Ceci est tout simplement infaisable. Mais Israël ne peut non plus demander à ces réfugiés, après cinquante ans de vie misérable, de renoncer à leur droit au retour. Quelle pourrait alors être la solution ? En tant que Palestinien, je propose qu'Israël abandonne le Néguev aux Palestiniens. Ainsi il y aura une continuité territoriale pour le futur Etat palestinien qui comprendra la Bande de Gaza, le Néguev et la Cisjordanie. Dans ce territoire, les réfugiés palestiniens devraient être autorisés à y revenir, et Israël et les Nations Unies (en tant que co-responsables de la tragédie palestinienne) devraient les aider financièrement à avoir un logement et un travail pour vivre. En même temps, les Etats arabes devraient reconnaître aux juifs originaires des pays arabes et vivant en Israël le droit de revenir dans leurs pays d'origine ou d'être indemnisés. En ce qui concerne les colonies israéliennes dans les territoires occupés en 1967, je ne vois pas la nécessité de les démanteler, mais leurs habitants juifs doivent accepter de vivre sous souveraineté palestinienne s'ils veulent y rester, au même titre que des Palestiniens vivent actuellement à Nazareth et ailleurs sous souveraineté israélienne.

Sami Aldeeb, St-Sulpice, président de l'Association pour reconstruire Emmaüs

Sur la piste, d'après les textes de Théodore Monod

Mise en scène : Chantal Bianchi Création musicale : Pascal Rinaldi

Jeu: Anne-Claude Liardet

Genève

Le Caveau, 9 av. Ste-Clotilde 7 - 10 mars, 20h30

Sornetan

Temple 29 mars, 20h15 Morges

Centre de la Longeraie

1er avril, 18h

Villars-sur-Glâne Notre-Dame de la Route 15 mars, 20h30 Les Geneveys / Coffrane Centre du Louverain 30 mars, 20h15

Les icônes russes de la collection Tretiakov

par Geneviève NEVEJAN,* Paris

L'ouverture des musées russes à l'Occident a déjà donné lieu à des découvertes et réévaluations auxquelles nous convie de nouveau la Fondation Pierre Gianadda (Martigny). Elle présente, jusqu'au 17 juin, quelques-uns des joyaux de la Galerie Tretiakov de Moscou. Des icônes remises en valeur au début du siècle, avec l'avantgarde artistique russe qui, paradoxalement, s'en est imprégnée.

P ar son nom, le musée national de l'art russe rend hommage au premier et généreux donateur de ce musée moscovite, dont le noyau des collections doit tout à la personnalité exceptionnelle de Pavel Tretiakov (1832-1890). Cet industriel, propriétaire des manufactures de lin de la ville de Kostroma, voua toute sa passion à la constitution d'une collection qu'il souhaitait accessible au plus grand nombre et dont la vocation visait à la reconnaissance d'un des aspects les plus essentiels de la culture russe.

Collectionneur dans l'âme, Pavel Tretiakov acquiert ses premières peintures à l'âge de 24 ans, avant de se dédier presque exclusivement à la constitution d'un ensemble significatif de l'évolution de l'art de l'icône. L'originalité de sa démarche est le premier point sur lequel il convient d'insister. L'aspect le moins attendu, rétrospectivement, réside dans la valeur artistique qu'il a su percevoir à une époque où l'icône russe ne revêtait qu'un intérêt cultuel.

Ces icônes, dont on oublie aujourd'hui à l'inverse qu'elles constituent un objet de dévotion constitutif de la piété orthodoxe, n'avaient jamais véritablement fait l'objet d'une présentation dans le cadre d'un musée

avant 1904, date à laquelle la collection Tretiakov est présentée pour la première fois au public moscovite. L'organisateur de celleci, Ilya Ostrooukhov (1858-1929), était luimême peintre et collectionneur. Soucieux de réaliser les ambitions de Tretiakov, il s'attacha avec une rigueur scientifique à la présentation et à la mise en valeur de la collection de son illustre prédécesseur. Pour ce faire, il fit appel à Kondakov et à Likhatchev, éminents spécialistes qui classèrent les œuvres par écoles, en les soumettant à un examen chronologique rare et peut-être sans équivalent à l'époque. Conscient de l'incidence que peut avoir un accrochage muséographique sur des œuvres et leur rapprochement, il fit aussi appel au peintre russe Viktor Vasnetsov afin de concevoir des vitrines imitant le décor des églises.

Le contexte qui a vu naître la Galerie Tretiakov a joué un rôle déterminant. Si chacun sait l'existence des avant-gardes russes, on ignore que cette période coïncide avec la reconnaissance de la valeur esthétique de ces icônes. C'est du reste à cette date que celles-ci commencent à faire l'objet de restauration. Alors que

^{*} Historienne d'art et d'archéologie.

dans les années 1910, les chercheurs et historiens d'art se penchent sur les origines de l'art russe, les expositions et publications à caractère scientifique se multiplient. C'est à cette période féconde que le musée d'art russe doit largement ses enrichissements qui représentent, aujourd'hui, quelques 6000 icônes, pièces d'orfèvrerie, sculptures sacrées, fresques et mosaïques.

Spiritualité de l'icône

Sans ce patrimoine, on comprendrait moins la place de l'icône dans la vie liturgique, théologique et intellectuelle de la Russie. Témoin de cette aura, le rituel orthodoxe des prêtres, des diacres qui se déroule selon une symbolique immuable autour de l'autel, de part et d'autre des murs de l'iconostase où sont disposées les icônes constituant «cette haute muraille de vermeil» qui suscitait toute l'admiration de Théophile Gautier. L'encens, une musique séculairement entretenue achèvent de perpétuer ce Triomphe de l'orthodoxie, qui désigne plus concrètement le triomphe de la vénération des icônes sur l'iconoclasme, à la suite du VIIe Concile œcuménique, en 787.

L'icône, pour cette raison, n'est en aucun cas comparable aux œuvres sacrées produites en Occident, dont on peut oublier le contenu au profit de leur auteur. Longtemps réalisée au sein de la communauté ecclésiale, son exécution ne sera confiée à des corporations d'artisans laïques qu'à partir du XVIe siècle, date à laquelle le Concile des cent chapitres, convoqué en 1551 à Moscou par le tsar Ivan le Terrible, juge nécessaire de réaffirmer l'obligation dans laquelle se trouve les peintres d'icônes de prier, de jeûner, d'être dans la continence, de ne pas commettre d'infamie, enfin «de garder la pureté de leur âme et de leur corps».

Mais l'exposition de la Fondation Gianadda rend aussi compte de la place dédiée aux saints dans la piété russe. «Nous vénérons les saints russes, écrivait Fedotov, pas seulement pour leur qualité de protecteurs célestes de la sainte et pécheresse Russie : nous cherchons en eux la révélation de notre propre voie spirituelle...»

Saints et nationalisme

L'élévation au rang de saint commença en Russie au lendemain même de sa christianisation. La canonisation des princes souffrepassion fut un événement capital de l'histoire de l'Eglise orthodoxe russe du XIe siècle. Significatif d'un moment historique crucial, ce fait témoigne de la volonté du peuple russe de marquer son indépendance face à l'Eglise byzantine. Le prince Vladimir fut comparé dès le XIe siècle à Constantin, empereur de Byzance, pour avoir imposé en 988 le christianisme comme religion d'Etat en Russie. Il fut canonisé en 1240, deux cents ans après sa mort, par un autre prince, Alexandre Nevski, qui attribuait à son intercession sa victoire de la Neva sur les Suédois.

L'historien de l'Eglise russe Kartachov met en lumière les liens inséparables de la Russie et de son Eglise à travers le portrait qu'il dresse de ce prince Vladimir, vénéré comme un saint de son vivant et au-delà de sa mort. «Le prince Vladimir le Soleil rouge jeta... les bases de la formation de l'âme historique collective du peuple et devint le vrai père fondateur de notre culture nationale.»

Le pouvoir miraculeux des images était proche de celui qu'on prêtait aux reliques dans l'Occident chrétien. La victoire de Novgorod sur Souzdal (1170) était attribuée à l'aide de la Mère de Dieu et aux merveilles produites par l'icône *La Vierge du Signe*. Le pouvoir magique de celle-ci ne fit que s'accroître et explique sa présence dans de nombreuses icônes, notamment dans la fresque relatant précisément



«Bataille des défenseurs de Novgorod contre les Souzdaliens», (1742-1743).

la Bataille des défenseurs de Novgorod contre les Souzdaliens, exécutée au milieu du XVIII^e siècle et exposée pour la première fois hors de Russie.

Les époques plus récentes devaient perpétuer cette sainteté russe. On se souviendra du *starets* Zossime, auquel Dostoïevski consacre un chapitre des *Frères Karama*zov ; dans ce roman, le *starets*, littéralement «moine chargé d'ans», apparaît comme un guide spirituel capital.

Passé et renouveau

Kandinsky, figure centrale de l'avantgarde russe, disait avoir connu la synthèse des arts dans «les églises de Moscou, particulièrement à la cathédrale de la Dormition et à Saint-Basile-le-Bienheureux». Le rituel orthodoxe, qui met en œuvre tous les arts, lui fit comprendre la richesse résultant des liens entre la peinture, la musique et la scénographie. L'auteur du Spirituel dans l'art se référait à la culture russe, alors qu'au lendemain de la Première aquarelle abstraite, il peignait, en recourant à une imagerie figurative, Le Saint Prince Vladimir (1911).

Malevitch, autre pionnier de l'abstraction, n'agira pas de manière différente lorsqu'il exposera pour la première fois l'une des œuvres les plus radicalement abstraites de l'histoire de la peinture, *Le Carré noir sur* fond blanc, présenté en 1915, à Saint-Pétersbourg, sous le titre le Quadrangle Noir. A cette occasion, Malevitch révèle ses premières peintures abstraites qui étaient accrochées dans une salle, avec disait-il, le «beau coin orthodoxe, la nouvelle icône de l'avantgarde russe, le Quadrangle». Il y avait à l'évidence dans cette disposition, le souvenir de celle des icônes dans les églises russes.

A considérer ces exemples, on se surprend à penser que la pensée orthodoxe a constitué une part de la spiritualité profane russe auprès de ceux-là mêmes qui ont le plus ardemment œuvré en faveur d'un renouveau dans tous les domaines de la création et des idées. Comme si le renouveau n'avait pas d'existence sans la conscience du passé qui paradoxalement l'a fait naître.

G. N.

Communauté du Cénacle

Un chemin de «croix-sens», week-end pour couple du 16 mars (19h15) au 18 mars (17h)

La vie aventureuse de Robert-Louis Stevenson

par Gérard JOULIÉ, Lausanne

manqué aux artistes anglais du XIX^e siècle, depuis Byron et Shelley, jusqu'à ce malheureux Oscar Wilde. Mais l'originalité de Stevenson n'a rien de rude ni de théâtral. Elle est faite, au contraire, de simplicité et de sincérité. Ceux qui ont lu *Le Maître de Ballantrae* ou *Prince Othon*, par exemple, reconnaîtront que l'art et la nature s'allient aussi parfaitement dans son existence que dans ses livres. Feuilletons donc le vrai roman de Stevenson, que Michel Le Bris vient de résumer de manière si attachante dans son ouvrage *Pour saluer Stevenson*.¹

Cet ange aux longues moustaches rousses, tombé dans la littérature, naquit à Edimbourg en 1850 d'une famille de bourgeoisie aisée où les choses de l'esprit étaient en honneur, mais terriblement calviniste et puritaine. Deux circonstances permirent à Stevenson d'échapper à la funeste influence d'une religion stérilisante: d'une part son père était un homme entreprenant dont le métier, non dénué de pittoresque, consistait à inspecter des phares le long de la côte d'Ecosse ; de l'autre, sa mère, quoique fille de pasteur, n'avait rien de la rêche austérité presbytérienne. C'était un esprit ouvert et charmant qui introduisit le jeune Stevenson au monde des contes, de la poésie et des légendes.

Stevenson était destiné lui aussi à faire ingénieur des phares. Quelque temps, il court les côtes ; il en garda le goût de la mer, de la solitude et des voyages. Et puis sa mauvaise santé l'obligea à renoncer à une carrière aussi fatigante et d'ailleurs trop monotone à son gré. On l'envoie sur le continent pour combattre la phtisie. Longuement, il visite la Suisse, l'Italie, la France. A vingt-cinq ans, Stevenson est un grand diable d'Ecossais à l'air hagard, aux longs cheveux tombant sur les épaules, qui passe son temps à travers la littérature et les paysages de France. Il parcourt en périssoire le réseau de nos canaux et les Cévennes à dos d'âne. Son génie s'y forma, sa destiné y prit un nouveau tour. Et d'abord, il y rencontra la jeune Américaine qui devait devenir sa femme.

Fanny Osborne était victime de ce qu'on appelait alors «une de ces douloureuses tragédies de la vie domestique, qui ne font pas de bruit dans le monde». Elle était mariée et mère de deux enfants. Les deux familles s'opposent à ce mariage. C'est en piteux état que le fils de famille arrive en Californie où il gagne sa vie comme il peut, en apprenant à lire aux enfants. Il ne meurt pas de faim, mais tout juste, et de la même encre dont il écrit ses premiers chefs-d'œuvre, il noircit le cuir de ses bottes éculées. Stevenson, tombé gravement malade, est aux portes du tombeau. Son père l'apprend, pardonne et rétablit la pension du fils prodigue. En même temps, sa compagne se trouve enfin libre de lui accorder sa main.

Fortune, situation, santé, Stevenson avait tout perdu dans cette héroïque et romanesque quête du bonheur. Il eut pour-

tant cette chance incroyable de le trouver. On citerait peu d'unions plus extraordinaires, échappant davantage aux conditions courantes de la vie et en même temps accompagnées de plus de félicité. Ce qui ne l'empêcha pas de cracher le sang comme Chopin, de posséder un yacht comme Jules Verne et de finir à Samoa comme Gauguin, à l'âge de quarante-quatre ans, préférant à toutes les sociétés celle des Polynésiens, les plus doux des anthropophages.

Héros et aventures

Il laissa vingt-quatre livres, dont les plus fameux s'intitulent L'île au trésor, Docteur Jekyll et Mister Hyde et, mon préféré, Le Maître de Ballantrae, l'histoire de deux frères qu'une mutuelle haine pousse à la destruction : Henry Durrisdeer, fade et loyal sujet du roi d'Angleterre, et le maître de Ballantrae, ténébreux et bouillonnant tenant des Stuart détrônés!

Henry James disait que Stevenson préférait Alexandre Dumas à tout autre romancier, y compris Scott et Balzac (et l'on sait quel amour il portait au d'Artagnan du Vicomte de Bragelonne). James ajoutait qu'il y avait quelque humilité dans cette admiration. Et, de fait, les intrigues de Stevenson sont souvent dignes du père de Monte-Cristo tant elles sont variées et paraissent n'obéir qu'à l'arrogante et désinvolte distraction des événements. Mais Stevenson y apporte une finesse d'exécution dont Dumas eût été incapable, sans parler de la psychologie, qui l'approcha directement d'un Barbey d'Aurevilly. Il a donné au roman d'aven-



Dr Jekyll and Mr Hyde (1932), remarquable adaptation cinématographique de Rouben Mamoulian.

tures, sous sa forme la plus franche en apparence, sa plus haute qualité d'art.

Nature aristocratique douée pour la perfection vive de la beauté, sensible aux délicates nuances de l'idée et du verbe, il est retenu par un fond de tempérament chaste, presque puritain, dans le registre des sensualités intérieures de l'âme. En un sens, il a toujours écrit *Virginibus puerisque*, et son effort d'artiste a voulu mêler à la pureté juvénile des thèmes et à je ne sais quel agenouillement chevaleresque devant les femmes, le scrupule d'une maturité raffinée. En réalité, les personnages de Stevenson sont auréolés, tels les

dieux d'Homère, d'une protection spécifique qui tient à la fois du cérémonial et de la magie. Insensibles aux fatigues de tant d'aventures où les jette inlassablement leur bouillant créateur, ils semblent infiniment dispos pour des nouveaux combats. Et l'on peut se demander si le charme de cette narration ne découle pas justement de l'exquis suspens dont elle est tissée.

Ecosse de sacripants

Dans un article, quelque temps avant sa mort, Stevenson parle avec attendrissement de «cette patrie qui n'a que quelques pieds d'horizon, et qui a porté notre cerveau, qui nous entre par les yeux et dans le cœur aux premiers moments de la vie, et qui est comme le cœur concentré de l'autre et grande patrie». De cette patrie-là, Stevenson a été, après Walter Scott, le poète et le romancier.

Ses romans écossais, Les Aventures de David Balfour, Catriona, Le Maître de Ballantrae, Le Prisonnier d'Edimbourg, sont certes très différents de ceux de Walter Scott. Ils n'ont pas la prodigieuse abondance, la nonchalante et intarissable création de personnages inoubliables, tels que le Prince héritier de Redgauntlet et le Cromwell de Woodstock, qui restent l'apanage du maître. A bien des égards, pourtant, ils ne sont pas indignes de la comparaison.

Stevenson lui aussi s'est imprégné des scènes et des gens du terroir. Ses paysages, plus intenses, lumineux et fictifs, comme dans une miniature, profitent de l'accoutumance par laquelle, au cours du XIX^e siècle, les aspects grandioses de la nature s'étaient dépouillés des derniers restes de leur sauvagerie. Mais Stevenson a corsé sa peinture d'un sens du fatum et d'une fascination pour le Mal, qu'il tenait indubitablement de son héritage calviniste prédestinationniste, qui sont absents de l'œuvre de Scott, sur qui pèse trop souvent le triste halo d'une saine

moralité. Mais n'est-ce pas là précisément le privilège des pères ? Stevenson traite d'une Ecosse de sacripants altiers, d'un pays marqué, non par le pittoresque mais par une dure et hiératique solennité, d'une civilisation tribale, régie par des rapports personnels de vassal à suzerain, tout à la fois charmants, répulsifs et tragiquement efficaces. L'Ecosse de Stevenson, avec ses fidélités dynastiques et ses causes romanes perdues, n'est pas seulement une figure mythique pour laquelle des gens tuent et meurent, mais est également une forme de folie, qui n'est pas tout à fait innocente, en même temps qu'une lubie d'adolescent.

Ce que nous nommons sang charrie de bien étranges hérédités. Et tout se passe parfois comme si les morts n'attendaient qu'une étourderie de notre part pour venir prendre possession de nos âmes. Ce qui fait d'excellents thèmes pour romans et nouvelles peut devenir ainsi un engrenage par quoi l'être divisé sent vaciller sous lui les fondements d'une vie en apparence simple et lumineuse, agrémentée de-ci delà de quelques fantaisies. Commence alors une toute autre aventure, qu'on pourrait appeler spirituelle, à condition de bien définir le sens du mot, et dans laquelle la sauvegarde de l'esprit est bien plus hasardeuse qu'on ne le pense.

Lumière et ombre

La problématique centrale de l'œuvre comme de la vie de Robert-Louis Stevenson tourne de manière obsédante autour de ce sésame, qui en a conduit plus d'un à la folie et quelques autres au génie. Considéré dans l'ensemble de son œuvre à la lumière d'un tel affrontement, Stevenson, tant artiste qu'aventurier, s'affirme comme l'un des écrivains introspectifs les plus téméraires du XIX° siècle. On ne lui trouverait d'égal, dans cette psychologie des profondeurs, que Henry James et Dostoïevski. L'ampleur

de son combat illustre de façon exemplaire la lutte sans merci que se livrent en un même être la passion du Bien et l'appel des démons destructeurs.

Un roman comme *David Balfour*, où l'on voit le jeune héros se mettre sans cesse dans des situations impossibles par amour, amitié, courage, honneur, devoir et droiture d'âme, ou encore *L'Île au trésor*, l'un des romans les plus heureux qu'il soit donné de lire, ont beau avoir révélé Stevenson au monde, l'on aura soin de ne pas oublier la part sombre, menaçante, diabolique et luciférienne de son œuvre, sous peine de faire du Bien une simple abstraction ou une simple niaiserie. Pour avoir, semble-t-il, résisté victorieusement à ses fantômes, l'auteur du *Club du Suicide* fait d'autant plus la part à la lumière qu'il sait de quoi l'ombre est faite.

Avec Le cas étrange du docteur Jekyll et de Mr Hyde, dont la première version, jugée trop autobiographique, fut détruite, nous sommes loin de la sereine rassurante opposition des vertus et des vices de L'Ile au trésor. Ici le dédoublement s'opère avec une effrovable ampleur. De même, dans la nouvelle intitulée Markheim où le héros, devenu soudainement assassin, s'écrie : «Ne voyezvous pas que je hais le mal?», Olalla, elle, renonce pathétiquement à l'amour afin de ne pas perpétuer sa race, qu'elle sait tarée, tare à laquelle, miraculeusement, elle a pu échapper. Et que dire de l'impitoyable lutte opposant deux frères qu'un même sang pousse à une mutuelle destruction?

Le virus du mal

Un sombre manoir gouverné par un vieux père sévère, lecteur de Tacite et de Sénèque. Deux frères ; l'un taciturne et rangé, vertueux et économe, laborieux et terne, Henry, sera le repoussoir de James, brillant, insouciant, libertin, dépensier, et apprécié. Quand le conflit éclate entre le prétendant jacobite et le souverain légi-

time, Henry prend le parti de l'ordre établi, et donc ne change rien à son existence. James, lui, court partager les espérances du roi sans royaume. Une fois la romance interrompue, proscrit, il ira jusqu'au bout de l'illégalité et demandera la fortune non plus à l'illusion mais au crime.

Au fur et à mesure que l'histoire se déroule, on voit - chose extraordinaire - la personnalité du bon Henry complètement infectée par celle de son frère retors, mauvais ange byronien que Stevenson avait désigné à la réprobation publique. De persécuté, Henry devient persécuteur de son bourreau et se délecte des humiliations publiques qu'il lui inflige. Malade, Henry ne survit que porté par la haine qu'il voue à son frère. La mort de James, en ôtant à Henry l'objet de sa haine, le délivre de la vie.

En faisant de James la victime de celui dont il était le bourreau. Stevenson ne démontre pas l'abolition des pôles antinomiques du Bien et du Mal, il proclame leur inversion. Au terme de ce livre de fascination, de mort et d'angoisse, au terme de cette guerre des nerfs qu'est Le Maître de Ballantrae, le mal se libère et Stevenson avec lui. Vengeance de l'art sur la morale. A moins que la littérature elle-même ne soit le Mal, comme quelques-uns sont enclins à le penser. Le Maître de Ballantrae n'est pas plus un roman d'aventure que Moby Dick n'est un roman maritime. Pour Stevenson. l'aventure est la victoire du Mal. C'est pourquoi son œuvre, de facture aimable, certes, est, comme celle de Perrault ou de la Comtesse de Ségur, à ne pas mettre dans des mains innocentes. Mais quelles mains sont encore innocentes?

«Quand le roman fut terminé, écrit Fanny Stevenson, nous descendîmes l'escalier en nous tenant la main comme des enfants terrifiés.»

G. J.

¹ Flammarion, Paris 2000, 306 p.

Hommage à Maurice Zermatten

Micha Grin, Maurice Zermatten, l'âme et le cœur du Valais *

M aurice Zermatten est décédé le 11 février. Il venait de fêter ses 90 ans. Micha Grin a rassemblé les témoignages de parents et d'amis de Maurice Zermatten à l'occasion de ses nonante ans. Admirateur fidèle, il a commencé par «aller à la maraude des fruits de lumière dans le verger du poète».

A suivre l'itinéraire de l'écrivain, la moisson est abondante et succulente. Ses racines: un village du Val d'Hérens, Suen, à 1450 m d'altitude, hameau de 400 âmes. Sa vocation d'écrivain est née là-haut. lorsqu'un jour, jeune encore, il s'est fondu dans les rochers, les alpages et le ciel qui l'environnaient. Micha Grin illustre les étapes de la carrière de Zermatten et les facettes de son talent par de savoureux passages tirés de ses œuvres. Ce qui étonne le lecteur, c'est la multiplicité de ses activités. Zermatten a d'abord été un enseignant écouté et diligent, ce que nous rappelle son petit-fils, mais aussi colonel dans l'armée, homme de rassemblement en son propre canton et en Suisse romande, ce qui n'est pas aisé quand on songe qu'il faut unir les voix des poètes et des écrivains, et les sociétés littéraires de Porrentruy à Sion, en passant par Neuchâtel, Fribourg, Lausanne et Genève. Il ne pouvait écrire qu'en prenant sur son temps de sommeil, en se levant à quatre heures du matin.

Il fut un défenseur du Valais chrétien. Il a observé attentivement l'entrée du Valais dans l'ère moderne des barrages et du développement touristique. Il n'approuvait pas les excès et la mode. Le Valais serait en train d'y perdre son âme : «Ah si l'on pouvait gommer, un jour, cette humiliante farce de la soi-disant vocation touristique d'un pays qui se voudrait donc, au mieux, portier d'hôtel ?»

Après la présentation opulente de Micha Grin, le lecteur éprouve une grande joie à lire les témoignages d'amis : Maurice Chappaz, Yvette Z'Graggen, Candide Moix, le cardinal Schwéry, Paul Vallotton et d'autres. Son fils Jean parle de l'amour de Zermatten pour les peintres de son temps, sa fille Madeleine Boulanger s'étonne encore des talents si variés de son père, son petit-fils Frédéric Favre reste sous l'emprise de son grand-père mais aussi de sa grand-mère qui fut le soutien idéal de l'écrivain.

Choisir tient à ajouter son hommage particulier. Maurice Zermatten a été son collaborateur pendant plus de dix ans, de fin 1959 à l'automne 1970. Chaque mois, il envoyait sa chronique des lettres romandes. Si le Valais est son cœur, la Suisse romande a été son souci permanent. L'âme romande existe, Zermatten a tout fait pour qu'elle chante de toutes ses voix. Il a parlé des écrivains romands avec une grande sympathie. Certes nous sommes un territoire exigu, mais riche en valeurs spirituelles. Nos poètes et nos romanciers n'avaient rien à envier aux gloires françaises, même si certains devaient se contenter de publier à compte d'auteur. C'était pour faire entendre le chant qui montait en eux. D'autres, de désespoir, se sont pris la vie. Zermatten avait la parole qu'il fallait pour chacun. Deux mots le résument. C'était un homme de fidélité et de générosité. Merci, Monsieur Zermatten!

Raymond Bréchet s.j.

^{*} Pillet, St-Maurice 2000, 208 p.

Transcendance et histoire

Paul-Emile Dentan, Impossible de se taire. Des protestants suisses face au nazisme *

gréable et aisé à lire, disposé en A courts chapitres, ce livre permet d'entrer dans le problème de la résistance spirituelle sans devoir agiter de lourdes idéologies. Sans concession lorsqu'il s'agit de dire les manquements de nos autorités de l'époque ou celles des milieux d'Eglise - la Vie Protestante se fait rappeler au passage quelle n'était pas toute nette non plus-, P.-E. Dentan rappelle l'incertitude que faisait régner la guerre. Il nous offre surtout les portraits d'hommes et de femmes qui ont osé refuser l'écrasement par le nazisme et qui ont agi pour recevoir des réfugiés ou pour dénoncer ce qui se passait, au nom de leur foi. Pasteurs, mères de famille, journaliste, officier, tous et toutes ont, à leur manière, tenté de rendre le monde moins cruel et notre pays plus accueillant. L'auteur ne tombe pas pour autant dans un manichéisme sommaire : les vilaines autorités contrées par les gentils chrétiens. A responsabilités diverses, raisonnements divers, engagements divers également.

On est frappé par la somme d'actions et de courage mis en œuvre par ces hommes et femmes, en Suisse et à l'étranger. Ce n'était sans doute pas la majorité de la population qui osait ainsi, mais cette petite frange qui avait compris que le nazisme était la négation pure et simple de l'humanisme que l'Evangile nous appelle à vivre. Ils ont su se mettre à cette intersection de la transcendance et de l'histoire, que Paul Tillich donne pour le lieu essentiel du christianisme, lieu où se rejoignent engagements dans la vie et contemplation d'un sacré qui invite à vivre.

En fin de volume, quelques annexes donnent les textes essentiels cités en cours d'ouvrage.

Les historiens et ceux qui désirent une analyse fouillée seront sans doute décus. P.-E. Dentan est journaliste, et le style de son livre ne peut renier son auteur! Mais ceux qui s'intéressent à cette période troublée et qui recherchent des signes d'espérance au sein de l'horreur trouveront leur bonheur dans ce livre très bien écrit et d'un abord très agréable. C'est un véritable cadeau que nous offre l'auteur, dans une période où le dénigrement règne en maître quant à l'histoire des hommes et des femmes d'autrefois. Comprendre sans juger, discerner ce qui est beau et positif est une belle leçon de courage intellectuel et une possibilité de jeter un regard différent sur notre propre présent afin d'y discerner également ce qui ouvre l'espérance.

Cédric Juvet

*Labor et Fides, Genève 2000, 134 p.

Consultez notre site Internet ! www.choisir.ch

- Mise à jour régulière
- Nombreux liens avec d'autres sites catholiques et jésuites
- Table des matières interactive
- Archives des articles les plus importants
- Plan d'accès au CEDOFOR

Spiritualité

LÈVE-TOI ET MARCHE Ce Dieu qui appelle au voyage par Roland Bugnon Saint-Augustin, St-Maurice 2000, 322 p.

L'auteur, prêtre spiritain, a acquis la conviction, au cours de ses dix-sept années missionnaires en Centrafrique, qu'on ne peut réduire l'enseignement religieux à un ensemble de formules bien ciselées par des siècles d'histoire mais vides de sens pour celui qui se contente de les apprendre par cœur. De retour dans sa Suisse natale, responsable de la paroisse francophone à Bâle, il se demandait, toujours avec acuité, comment parler de Dieu à un monde qui ne comprend plus guère le langage de l'Eglise et, souvent, ne s'y intéresse pas? Comment faire saisir à des hommes et des femmes la richesse du message biblique et le sens qu'il pourrait apporter à leur propre vie ? C'est ainsi qu'il entreprit de rendre compte de sa foi à travers des méditations personnelles sur les grandes figures bibliques. La majeure partie de son ouvrage est consacrée à la personne du Christ et à sa Bonne Nouvelle. L'auteur montre, avec pertinence, l'actualité de sa parole. L'invitation : Lève-toi et marche traverse les siècles et est à même de s'adresser à chacun pour l'enjoindre, face aux nouveaux défis de l'histoire, à quitter ses peurs et à cheminer vers une réelle liberté. Ce livre, écrit dans un style très vivant, s'adresse à un large public. Il mérite d'être lu par petites étapes. Il facilite une approche dynamique de l'Inconnu qui marche avec nous (Lc 24,16).

Monique Desthieux

TÉMOINS DE L'ESPÉRANCE Retraite au Vatican par Mgr François-Xavier Nguyên van Thuân Nouvelle Cité, Montrouge 2000, 286 p.

Mgr François-Xavier Nguyên van Thuân, archevêque coadjuteur de Saigon en 1975, a connu les geôles vietnamiennes, l'enchaînement avec d'autres prisonniers et la vie des camps de rééducation sous le régime communiste. Sans avoir été jugé ni condamné, pendant treize ans, ce grand chrétien a traversé ces dures épreuves avec un courage remarquable.

Son expérience de la souffrance a bouleversé Jean Paul II. *Donnez-nous votre témoignage*, lui a signifié le pape en l'invitant à prêcher la retraite de l'an 2000 pour la curie romaine. Ce livre est le recueil de sa prédication aux collaborateurs du souverain pontife.

Le style du président du Conseil pontifical Justice et Paix est simple et bourré d'anecdotes. Avec lui, le lecteur respire les parfums de l'Asie. Sa méditation sur les grands thèmes de la spiritualité chrétienne est proche des gens. On y retrouve, comme un fil rouge tout au long des chapitres, son témoignage de prisonnier avec un enseignement poignant sur cette parole «aimer vos ennemis». Son itinéraire spirituel est riche parce qu'il s'enracine dans le témoignage de sa vie.

François Le Roux

AU FIL DE LA VIE Le chemin de l'Ecriture T. I Les chemins de la vie T. II par France Quéré Desclée de Brouwer, Paris 2000, 354 p./346 p.

France Quéré, théologienne protestante, nous a quittés en 1995, à 58 ans, des suites d'une crise d'asthme. Evoquant avec pudeur sa «rencontre avec Dieu», elle écrivait un jour : «Me voici donc comme les bergers de l'adoration, penchée sur la paille de phrases trop simples. Pas de doute, Il est là. Mes veux vont s'éblouir. Je repartirai, comme les visiteurs du premier Noël, avec des rayons plein la tête, pour avoir vu dormir un petit enfant. Le texte est fait de presque rien, mais ce rien porte en lui l'infini.»

Lors d'un colloque à la Faculté de théologie protestante de Paris, en 1993, France Quéré était intervenue sur le thème : «Comment annoncer la foi aujourd'hui ?» Etre mort, pour Dieu, expliquait la théologienne, n'est pas le plus intéressant ; il y a toujours eu

des athées. Par contre, «les conditions escarpées de son existence», voilà qui mérite attention. Car «notre temps n'accepte plus l'idée d'une puissance infinie qui ressemble trop à nos piètres modèles terrestres. Dieu n'est concevable que dans l'anéantissement imposé par l'amour.» Mais un Dieu silencieux, un Dieu absent ou qui tarde trop à se manifester, comment pourrait-il nourrir la foi ? Le Dieu qui «s'efface sur la croix» et qui s'est anéanti - selon le mot très fort de saint Paul - fait qu'aujourd'hui la foi dite «chrétienne» a tendance à passer plus volontiers par «l'engagement dans une cause politique» que par «la contemplation mystique d'un Dieu absent».

Réconcilier l'engagement et la contemplation, c'est le problème de toute une vie. Concilier la croix et la «puissance» de Dieu, c'est celui de tout un cheminement de foi, magnifiquement retracé dans ces deux volumes qui rassemblent un choix judicieux des écrits de France Ouéré. «En tout homme, il y a un homme blessé, infiniment plus beau parce que plus vrai, blessé par la certitude de mourir. l'incertitude de vivre, et Dieu est là, qui lui ressemble.» Déchiffrer cette présence, avec patience, dans une invincible espérance, fut l'œuvre d'une théologienne qui nous manque beaucoup. La force de sa foi nous console de son absence.

Albert Longchamp

Poésie

LA ROSE DES TEMPS

par Grytzko Mascioni La Dogana, Genève 2000, 64 p.

GÉOMÉTRIE DE L'ILLIMITÉ

par Sylviane Dupuis La Dogana, Genève 2000, 78 p.

Un livre publié par les éditions La Dogana est toujours un petit bonheur. Papier de qualité, belle composition, et ces pages qu'il faut découper, comme si le livre avait été écrit pour vous seul, tout respire le soin et l'amour d'un métier. De beaux habits donc. Il n'en fallait pas moins pour présenter les poèmes des deux auteurs suisses.

Grytzko Mascioni est né dans les Grisons et écrit en italien. Auteur, réalisateur et producteur de radio et télévision, il a vécu dans plusieurs pays méditerranéens, en Croatie particulièrement. Est-ce à cause de cette vie itinérante que La Rose des Temps parle de mouvements, de vovages et de ciels d'orage, de lieux privilégiés où la magie de la rencontre se joue essentiellement dans le mouvement sensuel et furtif d'une présence féminine qui rappelle qu'il était ailleurs, le difficile honheur

Publiés en italien, leur langue originale, ces poèmes de Mascioni sont bien traduits par Patrice Dyerval Angelini. Rappelons que l'auteur a reçu en automne 2000 le Grand Prix Schiller, la plus haute distinction littéraire suisse.

D'une toute autre veine sont les poèmes de Sylviane Dupuis, si droits et lumineux qu'ils sont «capables de tenir tête au monde» dans lequel ils sont prononcés (Max Frisch). Leur belle simplicité séduit et vous emmène vers des espaces colorés où, flottant sans poids, vous rencontrez le bleu fou rire des anges. Et puis, subitement, sans savoir pourquoi, vous trébuchez sur un mot «détricoté» qui n'a plus rien de poétique. un «couic» qui égratigne l'œil et l'oreille ou une incise superflue qui alourdit ce qui se voulait léger. Charmé par tant de talent, je retiens la promesse d'une maturité encore en gestation.

Pierre Emonet

POÉSIE PRÉTEXTE Trois soirées autour d'Anne Perrier

par Frédéric Wandelière, Alain Lévêque, Jean-Pierre Jossua *La Dogana, Chêne-Bourg* 2000, 80 p.

Plus que de poésie, il s'agit ici de discours sur la poésie. D'apparence simple et immédiate, si claire et paisible, l'œuvre poétique d'Anne Perrier semble faite de facilité et de légèreté. Ce charme bienfaisant est trompeur. La poésie est une merveilleuse alchimie, qui conjugue le temps avec l'éternité. Encore faut-il qu'elle soit simple et

dépouillée, offrant tout juste l'espace des mots pour permettre l'incarnation du verbe. La simplicité enchanteresse n'est pas innée. Elle est une patiente conquête, souvent douloureuse. En nous conduisant au cœur du travail poétique, les études rassemblées dans ce petit ouvrage nous font découvrir qu'il n'est de beauté esthétique qu'au terme d'un laborieux chemin de purification.

Si j'ai beaucoup aimé la contribution de Frédéric Wandelière sur la simplicité essentielle à la poésie, et celle d'Alain Lévêgue qui retrace avec beaucoup d'intuition le chemin ardu de la poésie d'Anne Perrier, l'étude de Jean-Pierre Jossua, pour intéressante qu'elle soit, ne m'a guère mobilisé. Outre qu'il n'y est pratiquement jamais question d'Anne Perrier, l'auteur s'est contenté de reprendre, souvent textuellement, des propos assez généraux déjà lus ailleurs (cf. La littérature et l'inquiétude de l'absolu, Beauchesne, Paris 2000).

Pierre Emonet

TA PAROLE COMME UNE GRAINE AILLÉE

par Jean-Pierre Nortel préface du Père A. M. Carré, de l'Académie française textes à dire pour veillées et concerts sacrés *Cerf, Paris 2000, 186 p.*

Ancien comédien devenu prêtre, aumônier des artistes du spectacle, l'auteur a écrit pendant plus de vingt ans des textes poétiques pour le théâtre et pour la musique, se faisant ainsi «artisan» de la «Voix parlée».

Autour de Noël et de son mystère, des dernières Paroles du Christ, des Répons de la Semaine Sainte, des Béatitudes, de la vie tragique de Gesualdo, prince musicien et assassin du XVIe siècle, il écrit de superbes poèmes destinés à accompagner des pièces musicales. Ainsi, poésie et musique deviennent «dramaturgies sacrées» et font revivre les Mystères d'autrefois. «O vous qui passez par les routes et les sentiers, indifférents et traîtres et vous les faux prophètes, regardez, voyez... Est-il une douleur pareille à la mort d'un soleil? La plainte s'en va comme le vent quand il fauche en gémissant les moissons avant le temps... » (La passion, selon le livre de Iean).

Sans musique, rien qu'à la lecture, les mots du poète sont un souffle violent, ils vous emportent dans un tourbillon de beauté.

Marie-Luce Daver

JOURNAL DE BORD I, II, III

par Georges Séféris poèmes traduits du grec par Vincent Barras Melchior, Morges 2000, 288 p.

Une seule chose est plus ardue que d'éditer un livre de poésie, c'est de traduire de la poésie. C'est pourquoi je suis

impressionnée par ce *Journal* de bord de Séféris que les Editions Melchior présentent au public francophone dans la traduction de Vincent Barras en regard de l'original grec. Tout y est d'une si noble et si sérieuse beauté, ajustée aux vers du poète : couverture, proportions du livre, papier, types, l'élégance sobre de chacune des pages, à l'image de la traduction, respectueuse et toute à servir le poète, attentive à ne pas imposer une vision univoque, ... consciente de l'ambiguïté radicale de son rôle, comme le dit Anastasia Danaé Lazaridis dans sa brève et dense préface.

Georges Séféris (Smyrne 1900 - Athènes 1971, Prix Nobel en 1963) est l'un des tout grands poètes de la modernité et son Journal de bord, ce triple recueil écrit pour l'essentiel entre 1937 et 1955, est son œuvre majeure. Le poète y consigne la tragédie de son temps, les lieux et iours de son errance, de ses méditations, les stations de sa clairvoyance pensive, si terrible et si sereine.

Arrête-toi passant devant le lac tranquille; / la mer frisée et les navires tourmentés / les routes qui enserraient les montagnes et engendraient les étoiles / tout se termine ici sur la large surface. / (...) arrête-toi passant / devant le lac tranquille des cygnes immaculés / qui voyagent comme des haillons blancs dans ton esprit...

Alessandra Lukinovich

Littérature

LES ESPRITS REBELLES

par Khalil Gibran Nouvelles traduites de l'arabe (Liban) par Evelyne Larguèche et Françoise Neyroud Actes Sud, Paris 2000, 93 p.

Qui n'a pas lu du même auteur Le prophète, ou entendu l'un ou l'autre extrait de cet ouvrage dans une église ou un temple à l'occasion d'un mariage? Eh bien. ce chantre de l'Amour avait déjà, à l'âge de vingt-cing ans, en 1908, pondu ce recueil de quatre nouvelles, qui préfigure sa vision du monde mais avec la force de sa ieunesse. Pour ce Maronite à la foi vive. Libanais vivant enfin en Amérique, le prix de l'amour et de la dignité humaine se paie très cher, mais c'est ce qui nous sauve de la servitude et nous rétablit véritables enfants de Dieu, frères en humanité. Les esprits rebelles sont ceux qui voient, qui ne se laissent pas acheter, ni n'acceptent de ramper ou de devenir des esclaves ; ils gardent la tête haute, comme le Christ devant Hérode et Pilate, préfèrent jusqu'aux tortures plutôt que de trahir leur conscience. Et, finalement, quel que soit leur sort, ils triomphent sans accuser, comme leur divin maître.

Histoires du Proche-Orient, du passé ou de l'actualité, c'est l'histoire du monde, du passage de la dépendance à la liberté, du non-amour à l'amour. C'est réconfortant, d'autant qu'il nous livre la clef du changement.

Jean Nicod

nous nous plaisons à nousmêmes que nous avons le plus de chance de plaire aussi à notre entourage.

Geneviève Cornet

NOUVELLES DU JOUR Proses brèves II

par Robert Walser Zoé, Carouge 2000, 176 p.

La plupart des nouvelles et courts textes en prose qui composent ce recueil ont été publiés par Robert Walser durant sa période bernoise, de 1921 à 1933, dans des revues et des quotidiens à Berlin, Francfort, Prague et Zurich. N'v cherchez pas une suite logique, une réflexion construite, un patient travail de recherche. Rien de tout cela. Au contraire, ce sont de courts feuilletons, des textes nés au jour le jour de l'observation de la vie au quotidien, des fragments qui disent l'humeur de l'auteur.

Tout est prétexte à prendre la plume, mais la rêverie l'emporte bientôt sur le vécu. Au long des jours, Walser dépeint son environnement, campe des personnages, dessine des caractères qui tissent la trame du petit monde qui l'entoure. La jeunesse, l'âge, le temps qui passe, l'ennui, la culture, la force, la faiblesse, autant de thèmes esquissés au fil des pages. J'écris pour l'usage du moment, pour des prunes : une certaine dérision traverse aussi ces textes. Ils nous livrent une morale de l'instant qui ne vise qu'à rendre supportable le lent défilé des heures : C'est lorsque

LA LITTÉRATURE ET L'IN-QUIÉTUDE DE L'ABSOLU

par Jean-Pierre Jossua Beauchesne, Paris 2000, 194 p.

Ce petit livre, issu d'une série de conférences données à Barcelone en mars 2000, constitue une première approche d'une œuvre d'envergure publiée par l'auteur, *Pour une* histoire religieuse de l'expérience littéraire (Beauchesne, 1985-1998), dont le titre rappelle étrangement l'étude monumentale de l'abbé Brémond. Mais avec Jossua, il s'agit de littérature plus que de mystique. Il tente de situer dans notre culture la confrontation entre la foi et la quête de l'absolu dont témoignent tant d'ouvrages littéraires, jetant ainsi les bases d'une théologie littéraire. Une première partie plus théorique trouve son illustration dans une série d'exemples tirés des divers genres littéraires : essai, journal, roman, poésie. On y retrouve Miguel de Unamuno, Katherine Mansfield, Peter Handke, Philippe Jaccottet. Ce livre m'a intéressé par sa démarche, tout en me laissant sur ma faim, comme s'il ne tenait pas toutes ses promesses. Si j'ai beaucoup aimé son analyse du Ouichotte de Unamuno et du journal de Katherine

Mansfield, ailleurs j'ai été déçu

par un style trop allusif où le propos théologique m'a semblé un peu court. Que le seuil, la conversation, la porte, la lumière ou l'eau soient des symboles qui ouvrent sur l'audelà, tout le monde en convient. Encore aurait-il fallu pousser un peu plus loin l'analvse des convergences et des écarts entre l'émotion esthétique et l'expérience mystique. Il est vrai que ce texte est une invitation à visiter une œuvre importante, qui satisfera les plus exigeants.

Pierre Emonet

L'ÉVANGILE SELON PILATE

par Eric-Emmanuel Schmitt *Albin Michel, Paris* 2000, 336 p.

Claudia Procula, illustre matrone romaine, épouse bienaimée du gouverneur romain Pilate, est convaincue de la vérité du message de Yéchoua dès sa première rencontre avec le prophète. Elle a d'ailleurs été guérie par lui. Son mari, lui, élève du philosophe grec Craterios, est un spectateur sceptique mais soucieux de garder l'ordre public; il observe surtout les différentes attitudes de la société palestinienne face à Yéchoua.

Emporté par le mouvement qui déstabilise la province qu'il doit gouverner, Pilate nous introduit dans le fond de sa pensée par le truchement des lettres journalières adressées à son «très cher frère Titus». L'intelligence de l'auteur du roman consiste à mettre en évidence le désarroi d'un Pilate face à la disparition du corps de «ce magicien juif» au troisième jour de sa mort et de son inhumation. Rome doit tout savoir, tout contrôler, tout expliquer. Déstabilisé, il échafaude des hypothèses plausibles pour expliquer la résurrection de Yéchoua.

On éprouve de la sympathie pour la pensée rationnelle, logique, critique de Pilate. Les discussions sur le message de Yéchoua avec Claudia Procula, avec Craterios et d'autres amis de l'intelligentsia romaine, introduisent un trouble dans l'âme de ce gouverneur romain si sûr de lui au commencement de l'enquête sur la disparition de Yéchoua. Il trouve finalement une sorte de joie intérieure à composer avec le mystère de son propre esprit, le mystère de l'amour ou le mystère tout court.

Une fois de plus, l'auteur nous livre sous la forme d'un roman léger et dramatique une profonde réflexion sur la tension entre la foi et l'expérience, le rationnel et l'irrationnel.

Enrique Bermejo

LA SÉDUCTION DE DIEU

par Jacques Merlino La Marge, Paris 2000, 228 p.

Voici encore un roman prenant pour toile de fond le Vatican. Il est vrai que l'institution romaine offre un foyer propice aux intrigues et aux réflexions métaphysiques. Un jeune père, Polonais, Piotr

Klossowski, se voit confier une douteuse mission : établir un rapport, ... favorable, en vue de la canonisation de Don Juan. Piotr se rendra dans un couvent de Séville afin d'enquêter sur ce noble dissolu du XVIIe siècle, dont la fin de vie et la mort furent un modèle de repentance et d'humilité narcissiques. Piotr, après avoir recherché les racines de sa propre histoire, en proie à de terribles tourments intérieurs, lâchera prise et abandonnera tout ce que fut sa vie pour les plaisirs et les émotions de l'amour.

Si les ficelles de départ sont un peu grosses, Jacques Merlino, rédacteur en chef à France 2, nous propose néanmoins une histoire amusante, critique, et somme toute assez subtile, une épreuve initiatique menant à l'amour terrestre.

Lucienne Bittar

Ces livres peuvent être empruntés au CEDOFOR

le Centre de documentation et de formation religieuses, du mardi au vendredi, de 9h à 12h et de 14h à 17h.

Vous pouvez aussi consulter sur place livres, revues et documents.

18, r. Jacques-Dalphin 1227 Carouge-Genève 5 022 / 827 46 78

Livres reçus

Arnould Jacques : Dieu, le singe et le big bang. Quelques défis lancés aux chrétiens par la science. *Cerf, Paris 2000, 154 p.*

Au risque de la science. Les conséquences éducatives et sociales du développement scientifique et technique. Ouvrage collectif [33511]. *Fayard, Paris 2000, 326 p.*

Bauer Olivier : Le protestantisme à table. Les plaisirs de la foi. *Labor et Fides, Genève 2000, 128 p.*

Beaude Pierre-Marie : Simples portraits au fil du temps. *Desclée de Brouwer, Paris 2000, 122 p.*

Je suis avec vous tous les jours. Ouvrage collectif [33520]. Socomed Mediation, Saint-Maur 2000, 240 p.

Carretier Marie-Pierre: La misère est un péché. Biographie de Joseph Wresinski. *Laffont, Paris 2000, 320 p.*

Ceyrac Pierre: Tout ce qui n'est pas donné est perdu. Desclée de Brouwer, Paris 2000, 112 p.

Chenaux Jean-Philippe: Transplantation d'organes: sauver des vies. Histoire, coûts, résultats, éthique, législations, menaces centralisatrices. Centre patronal, Lausanne 2000, 196 p.

Chenique François: Le culte de la vierge ou la métaphysique au féminin. *Dervy, Paris 2000, 208 p.*

Christ Thierry, Riard Sabine: Du réduit communal à l'espace national. Le statut des étrangers dans le canton de Neuchâtel 1750-1914. Attinger, Hauterive 2000, 234 p.

Dayer Marie-Luce : La trêve de Noël. *Saint-Augustin, St-Maurice 2000, 18 p.*

Emmanuel François : La question humaine. Récit. *Stock, Paris 2000, 110 p.*

Engel Pierre: Le livre blanc d'un noir dessein. Association des amis du Journal de Genève et Gazette de Lausanne, Lausanne 2000, 136 p.

Eric (Frère) : Pèlerin de la Trinité. A la rencontre des exclus. *Nouvelle Cité, Montrouge 2000, 414 p.*

Faivre Marie : Les socques de Marie. Ma jeunesse au bord de la Sarine 1922-1942. *A la Carte, Sierre 2000, 160 p.*

Honoré Jean : Fais paraître ton jour... Newman, poète et prophète de l'au-delà. *Cerf, Paris 2000, 256 p.*

Jaccard Roland : Un climatiseur en enfer. Zoé, Carouge 2000, 44 p.

Kinal Véronique : Confiture. *Olizane, Genève 2000, 96 p.*

Laurentin René: Traité sur la Trinité. Principe, modèle et terme de tout amour. Testament spirituel. *Fayard, Paris 2000, 386 p.*

Moltmannn Jürgen : La venue de Dieu. Eschatologie chrétienne. «Cogitatio Fidei» n° 220. Cerf, Paris 2000, 412 p.

Pasquali Adrien : Une vie de livre. *Zoé, Carouge 2000, 30 p.*

Petitpierre Valérie : Agota Kristof. D'un exil l'autre. Les détours de l'écriture dans la trilogie romanesque d'Agota Kristof. *Zoé, Carouge 2000, 208 p.* Que fait de Dieu la psychanalyse? De l'avenir d'une illusion aux avatars de la croyance. Ouvrage collectif [33531]. Erès, Ramonville Saint-Agne 2000, 144 p.

Quel est ton secret, petit Van ? Ouvrage collectif [33501]. Saint-Paul, Versailles 2000, 338 p.

Rougier Stan : Vos fils et vos filles seront prophètes. *Bayard, Paris* 2000, 144 p.

Saussure Horace-Bénédict de : Avec femme et enfants aux volcans d'Auvergne 1776. Journal. Zoé, Carouge 2000, 46 p.

Suffert Georges : Tu es Pierre. L'histoire des vingt premiers siècles de l'Eglise fondée par Jésus-Christ. *De Fallois, Paris 2000, 574 p.*

Thévenot Xavier : Les ailes et le souffle. Ethique et vie spirituelle. *Desclée de Brouwer, Paris 2000, 160 p.*

La théologie en Europe du sud. Ouvrage collectif [33522]. *Cerf, Paris 2000, 234 p.*

Vicari Jacques: La tour de Babel. «Que sais-je?» Presses universitaires de France, Paris 2000, 128 p.

Visseaux Roger-Nicolas : Je marcherai en présence de Dieu. *Saint-Paul, Versailles 2000, 120 p.*

Wenyon Charles : A travers la Sibérie par la route de la malle-poste. *Olizane, Genève 2000, 248 p.*

Wissmer Jean-Michel : La religieuse mexicaine. Sor Juana Ines de la Cruz ou le scandale de l'écriture. *Metropolis, Genève 2000, 186 p.*

Attention, vous tous... Psaume 49

A l'écoute, vous, tous les peuples ! Attention, ce qui s'appelle homme !

Petits et grands, riches et pauvres, je ne parle pas pour le vent !

Il en est qui ont toujours tout, la chance va toujours aux mêmes :

Dieu se laisserait-Il séduire, peut-on L'avoir pour de l'argent ?

Mais quel prix faudrait-il payer pour se racheter à la mort ?

L'homme a beau vouloir se tromper, avec soi l'on n'emporte rien.

La fosse est la maison de tous : c'est la demeure la plus longue!

Ils y viendront comme les autres ceux qui faisaient partout la loi!

Le plus connu, le plus puissant, périra tout comme une bête.

Ceux qui se croyaient quelque chose vont en troupeau au cimetière.

Mais celui qui écoute Dieu échappe aux mâchoires du gouffre :

Dieu lui fait grâce et le reprend aux griffes tendues de la tombe.

Quand tu les vois faire fortune, mener grande vie et grand train,

ne te laisse pas éblouir : leur argent ne les suivra pas !

Ils pouvaient se faire illusion, compter sur un long souvenir :

ils ont rejoint leurs devanciers, et le soleil brille pour d'autres!

Ceux que la fortune a choyés semblent dépourvus de raison :

ce qui les guette, c'est la mort, ni plus, ni moins que du bétail!

Georges Beuret

Le cri des pauvres St-Augustin, St-Maurice 1984, 156 p.

JAB 1950 Sion 1

envois non distribuables à retourner à CHOISIR, rue Jacques-Dalphin 18 1227 Carouge



Avec OIKOCREDIT, vos placements éthiques donnent de l'espoir aux plus pauvres du globe.

253 partenaires de projets, dans 63 pays, bénéficient de prêts ou d'une garantie. Ce fut le cas de Max Havelaar.

Critères de prêt :

- Viabilité du projet
- Structure coopérative
- Participation des femmes
- Respect de l'environnement

L'Association Suisse Romande de Soutien :

- Assure le rôle d'intermédiaire entre la Société Coopérative Oikocredit en Hollande et les personnes physiques ou morales (fiduciants) qui placent leur argent
- Compte plus de 400 membres
- A plus de 4 millions de francs suisses déposés par les fiduciants
- Couvre ses frais de fonctionnement par les cotisations des membres et les dons
- A ses comptes révisés par une fiduciaire

Adresse du secrétariat :

Oikocredit

Association Suisse Romande de Soutien 9. av. Ste-Clotilde

1205 Genève

☎ 022/328 46 70 fax 022 / 328 46 72

e-mail: oikocredit@fgc.ch